BnF Gallica

# Fernand Fleuret. Le Cornet à poux . 2e édition

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Fleuret, Fernand (1883-1945). Fernand Fleuret. Le Cornet à poux . 2e édition. 1938.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisationcommerciale@bnf.fr**.

E

FERNAND FLEURET

# Le Cornet à poux

« Il ne faut jamais aller là-dedans qu'avec quelque officier, car, autrement, les forçats vous font mille niches : entre autres, ils soufflent des cornets pleins de poux sur les habits... »

JEAN-JACQUES BOUCHARD.
(*Les Confessions. Voyage de Paris à Rome.*)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVIII

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

9/23
63

# LE CORNET A POUX

Z. France
801

## *DU MÊME AUTEUR*

—

*Poésies*

Friperies, bois coloriés de Raoul Dufy (N. R. F.)..... 1 vol.
Le Carquois, gravures sur cuivre de Galanis (Le Monde Nouveau) ..... 1 vol.
Falourdin, Satire (N. R. F). ..... 1 vol.
Le Triomphe du Pin de Bourgueil (Garnier) ..... 1 vol.
Épitres plaisantes (Champion)..... 1 vol.

*Romans et Nouvelles*

III. Contes anciens (Monde Nouveau)..... 1 vol.
Les Derniers Plaisirs (N. R. F.). ..... 1 vol.
Le Cendrier (N. R. F.) ..... 1 vol.
Sœur Félicité, Eaux-fortes d'Yves Alix (Sans Pareil)... 1 vol.
Histoire de la Bienheureuse Raton, Fille de joie (N. R. F.)..... 1 vol.
Au Temps du Bien-Aimé (Écrivains Associés)..... 1 vol.
Jim Click, ou la Merveilleuse Invention (N. R. F.)... 1 vol.
Échec au Roi ! (N. R. F.) ..... 1 vol.

*Traductions*

La Comtesse de Ponthieu (La Sirène)..... 1 vol.
Amis et Amiles, suivi d'Asseneth (Chiberre)..... 1 vol.
L'Archidiable Belphégor de Nicolas Machiavel (Eaux-fortes d'Alexandra Grincowski (Orion) ..... 1 vol.

*Théâtre*

La Célestine (avec Roger Allard). Eaux-fortes de C. Le Breton (Trianon). ..... 1 vol.
L'École des Maitres (avec Roger Allard). Eaux-fortes d'Yves Alix (Les Amis du Dr Lucien Graux)..... 1 vol.
Fraternité (avec Georges Girard), suivi de Caravaca, Artiste Peintre (avec Amadeo Legua) (N. R. F.).... 1 vol.

*Divers*

Les Amoureux Passe-Temps, ou *Choix des plus gentilles et gaillardes inventions des XVIe et XVIIe siècles* (Ed. Montaigne). ..... 1 vol.
Les Œuvres Satyriques de Berthelot (Sansot)..... 1 vol.
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale (avec Guillaume Apollinaire et Louis Perceau (Mercure de France) ..... 1 vol.
Le Cabinet Satyrique (avec L. Perceau.) (Fort)..... 1 vol.
Les Nymphes de Vaux (N. R. F.)..... 1 vol.
De Gilles de Rais a Guillaume Apollinaire (Mercure de France)..... 1 vol.
De Ronsard a Baudelaire (Mercure de France)..... 1 vol.
Serpent-de-Mer et Cie (Mercure de France) ..... 1 vol.
Le Général Baron Lejeune (N. R. F.) ..... 1 vol.

FERNAND FLEURET

—

# Le Cornet à poux

« Il ne faut jamais aller là-dedans qu'avec quelque officier, car, autrement, les forçats vous font mille niches : entre autres, ils soufflent des cornets pleins de poux sur les habits... »

JEAN-JACQUES BOUCHARD
*(Les Confessions. Voyage de Paris à Rome).*

---

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXXVIII

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

# DIALOGUES DES MORTS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
FONDS
A. FRANCE

ACQUISITION
N° 304527

# DIALOGUE I

Anatole France. — L'Abbé, il m'est revenu, par la voie de votre élève Jacques Tournebroche, que l'on pourrait appeler une Voie Lactée, parce qu'elle est d'une suave et ténébreuse douceur, qu'une fraction du peuple ibérique, ou Celte-Ibère, mûrit une cogitation qui ne laisse pas que de me surprendre. Elle serait d'instaurer une fédération anarchiste dans ces provinces de l'orange, de la grenade, du boléro, de la guitare et des castagnettes, dont l'ensemble constitue ce que l'on nomme Espagne, et qui fut jadis une parcelle dorée de l'empire de Charles-Quint. Le Portugal, autrefois *Portus Gallorum*, et qui pour cela nous est cher, ferait partie de cette anarchie fédérale, sans qu'il apparaisse qu'on l'eût le moins du monde consulté. Ce faible indice me donnerait lieu de croire que ce n'est là qu'une Utopie, ou bien encore une de ces billevesées qui crèvent à la surface des éphémérides.

Jérome Coignard. — Ce circuit de paroles, ces périphrases élégantes sont toujours chez toi le signe d'une grande agitation, d'une incertitude extrême. J'y vois encore la prudence qui se masque d'un sourire contraint pour n'avoir pas l'air d'être dupe. Au fait, qu'est-ce à dire : qu'une partie de l'Espagne, sans doute la Catalogne, rêve d'imposer au reste de la République une anarchie constitutionnelle ? Ces mots jurent ensemble, l'Anarchie étant l'ennemie de toute constitution.

Anatole France. — Comme la Constitution est l'ennemie de l'Anarchie. Mon cher Jacques, verse à ton bon maître et à moi-même, s'il te plaît, l'ombre d'un beaujolais dans l'ombre d'un verre, et n'oublie pas de nous donner l'illusion qu'il est de derrière les fagots. Mais n'aurais-tu pas rêvé ? Sont-ce bien tes propres paroles, encore que je les aie quelque peu attifées pour plus de cérémonie ?

Jacques Tournebroche. — Elles me rappellent les filles du coutelier boiteux, quand elles se rendaient à la messe pour offrir le pain de la paroisse. Je les reconnaissais quand même ; toutefois, je préférais la crasse de la semaine...

Jérome Coignard. — L'Anarchie, mon fils, a besoin d'être parée, sinon c'est une souillarde. Mais elle a son genre de parure : il réside dans un certain laisser-aller qui ne trompe pas, et qui est celui des véritables hommes de goût, des petits-maîtres et des muscadins. Aussi redirai-je avec le poète Regnier, qui a souvent fait figure d'anar-

chiste, en particulier avec son poème *Contre l'Honneur*, que ses nonchalances sont ses plus grands artifices. Elle est de même chez Montaigne et La Fontaine. Et c'est moins une jeune beauté que l'on arrache au sommeil que la vierge Hypatie qui déambule à peine éveillée de son rêve et contemple les étoiles en plein jour.

Anatole France. — J'eusse aimé cette fille d'astronomie, de géométrie et de vertu. Elle montrait un beau sein par négligence lorsqu'elle enseignait les jeunes gens d'Alexandrie, ou la peau soyeuse de sa cuisse. L'Abbé, ce n'est point au hasard que tu l'as nommée : ne professait-elle point l'anarchie quand elle prétendait que plusieurs voies mènent l'âme à Dieu, et que chacun est libre de choisir celle qu'il lui plaît ? Tout, jusqu'à sa mort tragique, lui donne la figure de l'Anarchie même, qui fut appréhendée de mon temps par les sergents et conduite à l'autel expiatoire. Il porte encore le nom d'un médecin fameux par cette machine. Or donc, le crime d'Hypatie fut d'avoir voulu concilier la philosophie de Platon avec le christianisme de Cyrille. Mais des moines fanatiques, aidés de quelques boutiquiers, renversèrent la vierge de son char-vierge, encore que l'on ait dit qu'elle fut la maîtresse du préfet Oreste, ce qui lui donne un charme de plus à mes yeux...

Jérome Coignard. — Tu l'as dit, Thibault, elle peut passer pour la figure de l'Anarchie, mais d'une Anarchie idéale, celle qui flotte, le plus souvent,

au-dessus des discours du divin Socrate. Elle est la douceur de l'esprit, le seul remède, ai-je dit, que l'on puisse apporter à la barbarie légale. Mais, par une étrange contradiction qui n'est peut-être que de la prudence, c'est elle que Platon chasse de sa République tout en la couronnant de fleurs. Elle est, enfin, la Poésie.

Anatole France. — Aussi, pourrait-on soutenir sans paradoxe que les boutiquiers d'Alexandrie perdirent avec elle leurs poids et leurs contrepoids. Que l'Anarchie était belle sous l'Epicerie, au temps béni de Ravachol, et d'Emile Henry ! Que la Monarchie était belle avec Voltaire et Jean-Jacques Rousseau ! Et, comme tu l'as laissé entendre, ô mon maître incontestable, au temps du Navarrais, avec son ami Montaigne ; au temps du Roi-Soleil, avec le bonhomme Jean de La Fontaine !... Eh bien, il a fallu que Michel de Montaigne écrivît l'*Apologie pour Raymond Sebonde*, pour avoir été de la Vache à Colas, et que notre Jean fît pénitence, moins, sans doute, pour avoir écrit *Joconde*, ou les *Lunettes*, que le *Paysan du Danube*. Telle est l'ingratitude des Princes !... Comme tu as de la chance, l'Abbé, de n'avoir pas publié de ton vivant que les vérités découvertes par l'intelligence sont stériles ; que le cœur est seul capable de féconder ses rêves ; que la raison n'a point de vertu ; qu'il faut la rejeter, pour servir les hommes, comme un bagage embarrassant ; qu'il faut s'élever sur les ailes de

l'enthousiasme, et que si l'on raisonne on ne s'envole jamais ; que tout ce que nous possédons est acquis par violence ou par ruse ; que les juges approuvent que l'on nous dépossède de nos biens quand le ravisseur est puissant, et que la condition du bonheur ne dépend pas des ministres interchangeables, également médiocres dans le mal comme dans le bien, mais de la terre, de ses fruits, de l'industrie, du négoce, des richesses amassées dans l'empire..

Jérome Coignard. — Ceci est une des contradictions auxquelles se plaisent les esprits libres. Mais j'ai parlé des tyrannies nécessaires, des gouvernements despotiques, qui ne sont que l'étroite enveloppe, le maintien d'un corps imbécile et chétif. J'ai dit encore qu'il fallait laisser au temps le soin de changer les régimes et de refaire les lois, à quoi il travaille avec une lenteur infatigable et clémente....

Anatole France. — Tournebroche, mon fils, verse-nous encore un cruchon. Ton bon maître y retrouvera la vue, celle du postulat : soit qu'il lui paraît impossible que l'Anarchie devienne le fondement d'une constitution.

Jérome Coignard. — Ce serait déshonorer l'Anarchie. Il est, dans l'œuvre dramatique de M. Gilles Hochepoire, le seul, a dit l'Abbé Goujet écrivant en 1717, qui ait dépassé les Tragiques grecs, il est un daïmon charmant qui se nomme Ariel. Enchaîner Ariel serait enchaîner l'Anar-

chie. Et qu'est-ce que l'Anarchie, sinon le rêve de tout homme de faire ce que bon lui semble, sachant qu'il ne le fait qu'en rêve. Un Rousseau élève dans les airs des Républiques de pasteurs, des Sénats qui ressemblent à des bergeries, des écoles où l'on désapprend à lire sur une carte de *Ma Mère l'Oye*, et des fariboles construites comme des palais, par l'artifice merveilleux du langage. Un jour, des hommes lancent les bras au Ciel vers ce mirage étincelant. Le mirage répond à leurs prières en s'écroulant sur leurs têtes. Tu l'as vu, Tournebroche, mon fils ! Ce fut un beau gâchis !... Comment peut-on relier entre elles des choses qui ne sont pas liables ; comment peut-on assembler des nuées sans qu'elles se dispersent en orages ou en pluie, puisque tel est le destin des nuées ; et comment donner des lois générales à plusieurs millions de fantaisies particulières ? Ce serait, dis-je encore, vouloir réaliser la Poésie ou la Statuaire. Eh bien, moi, je vais te dire que ce ne sont pas des Anarchistes qui rêvent de cette constitution proprement impossible, non plus que des Poètes ou des Sculpteurs qui tenteraient de mettre en scène la *Jérusalem délivrée* ou la statue de Laocoon. Ce sont des bourgeois exaspérés, et cependant prosaïques, des bourgeois auxquels se substitueraient de véritables anarchistes. Et ceux-ci, par la seule puissance du sophisme, remettraient toutes choses en l'état, c'est-à-dire dans l'ordre précédent. Ils les y remettraient, Thibault.

afin de pouvoir vanter la douceur de l'Arcadie, au seuil de la médiocrité et du malheur. La foule les écouterait comme de nouveaux Apôtres, eux qui n'auraient point trempé leurs mains dans le sang du juste et de l'injuste ; et elle chasserait à coups de pierres les négociants bornés qui leur auraient vendu des vessies pour des vessies...

Anatole France. — Ce serait donc la revanche de la belle platonicienne, la géomètre d'Alexandrie, fille de Théon, scoliaste d'Euclide et Ptolémée. Allons, Tournebroche, messager de nouvelles affreuses, apporte-nous deux petits poissons du Fleuve, et reverse-nous du meilleur !...

# DIALOGUE II

Anatole France. — Au réveil d'un assoupissement dont je ne peux mesurer l'étendue, je crains, ô mon bon maître, d'avoir tressé des couronnes pour un front trop bas et trop obstiné ; enfin, de m'être mis en contradiction avec toi-même. N'as-tu point parlé des véritables anarchistes, ceux qui n'auront pas trempé leurs mains dans le sang du juste et de l'injuste, ceux qui reconstruiront la Cité par la puissance du sophisme ? Jacques, mon cher fils, ne pourrais-tu me frotter la plante des pieds ? D'agréables sursauts se communiqueraient à ma nature pensante et contribueraient peut-être à quelque retour sur moi-même.

Jérome Coignard. — Je reconnais plutôt la nature craintive qui te donna l'apparence d'un lièvre. Cet animal débonnaire est le plus grand rêveur et méditateur qui soit lorsqu'il est tapi

dans son gîte. Que résonne faiblement la voix lointaine des limiers, que la chute d'une pomme de pin fasse retentir le silence, il détend ses jarrets d'acier, il prend sa course anguleuse. Par quel crochet imprévu penses-tu donc, ô Thibault, te mettre à l'abri sous un fallacieux buisson de cytise, au lieu de rester dans l'asile inviolable de la raison raisonnante ! *Ravachol, en ce jour, est ton épouvantail.* Mais que ce vers racinien suffise à te rassurer, pareil au prélude de la lyre.

La reprise de tes esprits animaux ne te fait-elle pas voir, ô Pusillanime, combien le geste de Vaillant, que tu n'osas point nommer, fut d'une témérité enfantine et charmante ? Au moyen d'une grenade inoffensive, chargée des clous de l'artisan, il a réveillé ceux qui somnolaient ; il a fait tomber des mains patriciennes la plume qui traçait sur le papier de la Nation des épîtres amorphes à des Laïs, à des gourgandines ; il a chassé des gradins la foule emplumée et caqueteuse qui vient applaudir à la ruse du rétiaire, à la mort simulée du gladiateur, à la course poussiéreuse du conducteur de char, où brillent et tonnent par éclairs l'apostrophe, la litote et la prosopopée. Il réclamait, enfin, que l'on fût plus attentif à l'impatience de la jeunesse. C'est à l'exécution de ce désir qu'il s'est amusé.

Que voulais-tu qu'il fît ? Qu'il jetât des boules nauséabondes ; qu'il répandît sur le sol la poudre qui crépite sous les pas, ou qu'il lançât dans les

airs de ces ballons gonflés d'un éther subtil et qui portent au loin la précellence et la renommée du Louvre des Dames ! Que voulais-tu qu'il fît ?... Non, non ! la foudre auguste convenait à la majesté de l'hémicycle, à la multitude, au prolongement sacré des échos. Mais il est nécessaire, ô Thibault, que l'Etat se souvienne, par intervalles irréguliers, partant imprévus et imprévisibles, de cet Aristogiton qui manqua le fils de Pisistrate, et dont le nom brille à côté de celui d'Harmodius. Nous le substituerons, si tu veux, à celui d'Auguste Vaillant, qui n'est guère suave au parler. Voire, j'estimerais bon qu'on lui élevât des autels, où qu'il donnât naissance à des grenades dorées, assises sur des stèles de porphyre, et qui ne porteraient pas d'inscription. Une flamme les surmonterait : elle serait la figure de la vigilante colère, de même que ces pots-à-feu qui se voient sur les portes royales, à côté des casques et des cuirasses et qui assurent les citoyens d'une force constante et tutélaire.

Eh quoi ? le Théâtre des Français, celui qui lui fait face à l'autre point de Lutèce, sur une rive studieuse aimée de la Minerve athénienne, d'autres encore où l'on chante et l'on danse, où tes édiles choisissent des compagnes éphémères, tes pères-conscrits des fruits sans maturité, pour l'agacement de leurs gencives sanieuses, ne sont-ils pas les conservatoires du crime politique et des héros de l'Anarchie ? Là, Polyeucte brise les statues des

faux-dieux, au nom de Celui qui fit irruption chez les changeurs, les coulissiers et les commerçants, qui blâma l'eustache défensif de l'apôtre Pierre, et dont le destin choisi fut de mourir entre deux mauvais garçons. Il recommandait, pourtant, d'obéir aux lois et de rendre à César ce qui revenait à César...

Ici, Cassius et Brutus conspirent contre le Chauve, et le tuent. Ailleurs, ceux de la Vache à Colas s'époumonnent à bénir des poignards. Je n'en finirais pas ! Il n'est de scène où l'on ne complote et ne châtie avec approbation ou privilège de l'Etat ; tout régime, toute institution y trouve son compte : celui que règlent les sicaires, les sycophantes, les illuminés, les honnêtes et les malhonnêtes gens. Mais l'Art et le Génie en ont fait indifféremment des héros. Ils sont la conscience de la Nation et de l'Humanité tout entière. C'est pourquoi la Nation et l'Humanité reconnaissantes les font apprendre aux fesse-cahiers, aux écolâtres, et ceux-ci les ressassent aux petits enfants. Tu vois donc, ô Thibault, que l'Etat nourrit l'Anarchie dans son propre sein, comme un parasite nécessaire. C'est le gentil crabe, à peine adolescent, caché dans les replis de l'huître bivalve ; il y voisine avec la perle irisée. Il l'avertit à temps des catastrophes qui le menacent, et le mollusque amphytrion se referme sur lui, sur lui l'infime qui le protège et chatouille sa fressure.

Anatole France. — Loin de proscrire ou d'exé-

cuter à mort les Anarchistes, tu prétends les conserver pour le plus grand bien de tous. Cependant, Aristogiton fut conduit au supplice. La postérité a conservé le nom de son bourreau. Il s'appelait Deibler.

Jérome Coignard. — Eh bien, ce fut un tort. Il fallait le laisser fuir. Est-ce qu'Hippias, qu'il voulait abattre, ne s'enfuit pas en Perse ? Je vais plus loin : j'entourerais l'Anarchie de plus de sollicitude. Je ferais suivre ses gentilshommes, ses aristocrates par des sergents, non pas dans le dessein de les épier, mais dans celui de les protéger contre les sots et les carrosses. Je leur ferais servir à boire dans les cabarets que hantent les pamphlétaires de Hollande et où ils se croient à l'abri pour fumer et noircir de longues pipes de terre. J'enjoindrais aux servantes de s'en laisser courtiser et leur distribuerais des prix d'Académie pour avoir honoré la pensée, l'indépendance et le courage. Oui, j'aimerais réchauffer par ces exemples jusques aux vertus paisibles d'une foule moutonnière.

Jacques Tournebroche. — Mon bon maître, laissez-moi rêver que j'aurais ma part de ces belles et honnestes filles, car je me sens encore quelque peu anarchiste, depuis le siècle lointain où je transcrivis vos propos. Mais je connus aussi des coquins de la plus basse qualité, ceux que la noire envie, l'ignoble vengeance, le sordide intérêt ont armés de leurs couteaux, de leurs plumes ou de leurs poisons...

Jérome Coignard. — Arrière !... Je commencerais de les tenter par les honneurs et par l'argent. S'ils avaient la faiblesse, la vileté d'accepter, je les jetterais dans un cul de basse-fosse, avec des basilics, des tarentules et de hideux scolopendres. Mais je vois, ô mon fils, que tu ne m'as pas compris tout entier. L'hésitation, la résipiscence de notre cher Thibault m'a jeté dans des traverses périlleuses. Je te laisse le soin de les démêler. Il n'en reste pas moins à nos yeux que l'opposition perpétuelle est indispensable à l'équilibre de l'Etat, à condition qu'elle vienne du cœur et de l'esprit, non de la malignité.

Anatole France. — Après tout, la malignité importe peu. Les bouffons et les fous de cour dont s'accostaient les Princes ne s'inspiraient ni de la justice, ni de la charité, encore moins de la politesse. Mais la coutume de les entretenir auprès du Trône, dans le sein de la courtisanerie, témoigne en faveur de l'abbé philosophe. Cette tradition n'a pas son origine dans la scurrilité que l'on enchaînait aux triomphes des Césars, sous l'espèce d'un légionnaire ivre : l'Orient ne l'a pas ignorée. Alexandre lui-même reçut la leçon d'un pirate, d'un vil écumeur de l'Hellespont ou de la Mer Egée ; c'est une grande et terrible leçon ! Le *povre escholier* François, anarchiste à sa manière, nous l'a transcrite en son vieil et naïf langage.

Jérome Coignard. — Tu vois donc, ô Thibault, que si les Princes paient des bouffons ou gratifient

des corsaires pour leur dire des vérités parfois cruelles, un Etat, soucieux de son bien-être, devrait protéger ceux qui l'avertissent et le menacent. Et c'est une menace perpétuelle que la pensée, honneur des Nations. Il n'en est pas qui ne soit dangereuse : « Gardez-vous à droite ; gardez-vous à gauche !... » Et toutes ont leur poids, leur pointe, leur tranchant, leur vérité !

Anatole France. — *Que sçais-je* ?... Toutefois, il est certain que l'Epicerie, conscience têtue de la classe bourgeoise, s'est toujours accommodée des pensées audacieuses. Ces pensées l'amusent ; elle feint de les adopter parce qu'elle est certaine de sa force et de son étendue, mais il lui en reste toujours quelque chose, telle cette poudre d'or dont on sèche l'écriture et qui demeure au parement de cheviotte du comptable. Je ne serais donc pas éloigné de croire ce que j'avançais au cours de notre premier entretien, et je suis prêt de dire que l'Anarchie a civilisé le monde...

Jérome Coignard. — Par une nuit de Noël, une étoile a guidé des bergers vers une étable. Des Rois les ont suivis, porteurs des présents réservés aux Dieux ; le brutal Univers se parfume chaque année de leur encens et de leur myrrhe...

Anatole France. — Je n'y contredirai point, moi qui puisais le meilleur de mon vin dans les Pères du Désert. Mais, ô mon maître, laisse-moi te dire encore, à toi qui parlais des gentilshommes, des aristocrates de l'Anarchie, que si le savetier

Vaillant peut, à la rigueur, figurer dans ton nouveau d'Hozier, l'ancien compte avec orgueil le Duc de Beaufort et le Prince de Condé, anarchistes étincelants. L'on ne voit pas, en effet, que la Société ait quelque raison de s'en plaindre, ni que l'Histoire dispute le premier aux Halles, le second à la turbulence des Flandres. Et n'a-t-on pas vu périr sur les champs de bataille ceux qui prêchaient aux hommes de sacrifier leurs capitaines à la fraternité des républiques et des empires ? Ils y croyaient encore, ô mon maître, mais leur politesse fut exquise.

Jacques Tournebroche. — J'apporte de l'ambroisie, neuf fois plus douce que le miel, disait Ibicus. Je l'ai trouvée dans un petit pot oublié par Mercure...

Anatole France. — Ce n'est pas un oubli ; c'est plutôt un présent des Dieux.

## DIALOGUE III

Caron. — Je vous dis que je n'ai pas mission de passer les arbres ! Au fait, restez ici et prenez racine. N'est-ce pas Mercure qui vous envoie ? Je lui avais demandé du bois pour renouveler ma nacelle et refaire mes rames. Et puis, il y a tant d'Ombres à passer depuis cette guerre orientale, que je remplacerai bientôt l'aviron par la voile couleur de fer. Toi, le Tilleul, l'on ferait un bon mât de ta branche maîtresse. Voyons, que j'en mesure le tour...

Baucis. — Mais je m'appelle Baucis !... Ne sais-tu pas que Jupiter en compagnie de Mercure lui-même...

Philémon. — Laisse le bras de ma chère épouse, Caron ! Il est sacré. Hier encore, Zéphir l'agitait au-dessus du petit temple que nous gardions par la volonté et la grâce des Dieux. Les hymnes orphiques frémissaient sur nos lèvres de bois et

de feuillage. Arrête, noir Batelier ! Tu ne vas pas appuyer ton pied souillé de vase sur la hanche de Baucis, ou je vais te donner du bâton!...

Caron. — Tu ferais mieux de payer deux oboles pour un double passage. C'est peu, pour tout le temps que vous m'avez fait attendre. En connais-tu seulement le compte ?

Philémon. — Le compte des arbres n'est pas celui des hommes, parce que nous renaissons tous les ans et que les hommes n'ont qu'un hiver. Et comment veux-tu, pour la même raison, qu'un chêne possède seulement une obole ? Je te paierais bien avec des glands...

Caron. — Par la triple Hécate et les trois gueules de Cerbère ! me prendrais-tu pour un porc, ou pour un esclave ? Sais-tu ce qu'il en coûte? Vois ces Ombres gémissantes : les unes n'ont point d'obole ; les autres ont blasphémé contre le fils de l'Erèbe, ou elles n'avaient point reçu les honneurs de la sépulture. Ces dernières doivent errer cent ans sur les bords du fleuve. Moi-même, pour avoir passé Héraclès, qui n'était pas muni du rameau d'or de Proserpine, je fus exilé pendant une année. Allons ! tu n'as que des rameaux de fer, vieux Chêne... Je pèse sur les rames et mets le cap sur l'autre rive.

Baucis. — Ecoute, ô Nocher du sombre Empire ! Pendant la guerre des Cimmériens, une vieille femme fugitive avait enfoui son trésor entre mes orteils. Cherche si parfois tu ne trouve-

rais pas une poterie d'argile. La terre séculaire l'a peut-être lutée contre ma noueuse racine, en sorte que les légionnaires de Rome ne l'ont pas dû voir. Ce sont eux qui nous ont renversés...

Caron. — Tu dis vrai, Tilleul. En brisant la poterie par mon aviron, j'aperçois des pièces d'or qui font un compte de deux mille ans, car, malheureusement, je ne puis recevoir au delà de trois oboles par passager.

Philémon. — Et tu trouveras sur ma tête, au-dessus de leur couvée, un couple de palombes sauvages. Ecoute comme lamentent leurs Ombres fidèles ! Elles auraient dû fléchir ton âme inflexible!

Caron. — Je vais boire une petite goutte ! Par quel pertuis de vos troncs chenus la prendrez-vous ?

Philémon. — Nous n'avons jamais bu que de l'eau pure.

Caron. — Ce n'est pas cela qui manque ici... Mais je voulais parler un court instant avec vous : rien n'attendrit le cœur d'un avare comme le bruit de l'or qui s'écoule. Que me parlais-tu du bavardage assourdissant des oiseaux ?... Toi, le Chêne, tu dis que les Romains vous ont abattus ?

Baucis. — Non, c'est moi Tilleul qui l'ai dit le premier, ou plutôt *la première*. Les Chênes, qui parent de couronnes le front cicatrisé des héros, n'ont pas la parole aussi prompte que les bienfaisants, les féminins tilleuls, pour maudire la guerre et ses forfaits.

PHILÉMON. — Baucis, épouse bien-aimée, mon feuillage n'a jamais songé qu'à se mêler au tien. Pourquoi ces paroles offensantes ?

BAUCIS. — Elles ne sont pas offensantes, elles s'adressent à la nature du Chêne. Je les connaissais, toutes tes pensées ! A vrai dire, il n'y avait qu'une brindille pour souhaiter de ceindre les tempes d'un Phrygien. Mais un cavalier de César la ravit au passage et la serra entre ses dents pour tempérer la fièvre de l'ivresse qui lui brûlait la bouche. O Patrie, ô Troade, ô Phrygie, déjà ravagée par les fils de l'Euxin, il fallait que tu le fusses encore par ceux de la Lydie ; par les Perses aux armures niellées, les Macédoniens d'Alexandre et les Galates bâtards. Au moins n'arrosaient-ils la terre que de leur propre sang, tandis que les légions qui frôlaient nos chevelures de leurs cimiers étincelants mêlaient au sang du Latium le sang noir de Carthage et de Numidie, celui de la Crimée, d'où viennent les Scythes vêtus de peaux d'ours et de poil de chèvre ; celui du Septentrion, où les hommes sont casqués d'or par la nature ; celui, enfin, des mercenaires barbares qui se teignent de pourpre les poils de la lèvre, qui parlent une langue nasale et redressent leurs épées de bronze sous la plante de leurs pieds. Et l'on comptait, pour leur faire face, les Juifs d'Antipater, les Syriens de Mithridate, les Bédouins de Jamblique, les Sthyriens et les Ciliciens ! Mais tout n'est pas fini, de sorte que la terre entière enverra ses armées souiller le sol de la

Phrygie, incendier ses édifices et ses autels, pendre aux rameaux des enfants d'Athys les cadavres des femmes éventrées ! Ils ont dispersé nos lares, ils ont brisé les images des Dieux bénins. Mais les cabanes de roseaux qu'ils ont brûlées comme des meules de paille ne se sont pas changées en temples, ainsi que Jupiter et l'artificieux Mercure firent du nôtre!...

Philémon. — Et d'ailleurs, ces temples eussent été détruits à leur tour, au moyen de machines de guerre, parce qu'ils servent tous de remparts et de forteresses aux uns comme aux autres. C'est ainsi que nous périmes, en même temps que le toit sacré s'écroulait à nos pieds. O Nocher ! nous l'avons couvert de nos bras, et nos belles chevelures vertes sont encore roussies par la résine enflammée, la poix qu'ils lancent au loin, aussi rapide, aussi tonnante que la foudre.

Baucis. — Qu'ils soient maudits par le Père des Dieux, le Père abondant de l'Olympe et de la Terre, ceux qui piétinent, qui bouleversent les vergers où mûrissent la courge et les fruits rebondis de Lampsaque ; ceux qui détruisent les chaumières du pauvre en invoquant son bien-être et sa liberté ! Car l'on trouve toujours de l'or et de l'argent pour relever les palais ou les temples, qui sont l'attrait et la commodité des riches voyageurs. Mais qui donc se soucie de quatre murs d'argile au milieu d'un arpent de terre dévastée ? Et quel est le profit de conquérir un amoncellement de

ruines ? Que ne vont-ils se disputer la Phrygie dans les déserts, où les cavales sont fécondées par le cyclone ?...

Caron. — Ça me ferait beaucoup moins de morts, et, partant, moins d'oboles. Mais toi, le Tilleul, tu parles comme un chêne dodonéen ! Et toi, le Chêne, tu ne dis pas grand'chose ?

Baucis. — Je te dis, Nautonier, que je suis femme ; que jadis j'avais un ventre d'où sortirent des enfants. Toi, Philémon, tu as déjà porté les armes ; de même que le frêne, tu nourris le bois des lances, et tu...

Philémon. — Oui ! je le revois, ton ventre maternel, que borde une grecque de noire ébène. Je revois les mamelles qui ont nourri, et qui sont pareilles à des gourdes gonflées du lait des troupeaux !...

Baucis. — Et moi, je te retrouve tel que tu étais, ô toi, tout cuirassé des muscles du laboureur ! O Dieux! Baucis doit-elle encore enfanter ?...

Caron. — On ne fait rien de tout cela ici !... Montez vite. Ce sera moins lourd et moins embarrassant pour un vieillard tel que moi. Mais ces troncs revêtus de chair fraîche ne m'ont laissé que des feuilles et des écorces ? Il est dit que je serais toujours volé !...

## DIALOGUE IV

Columelle. — *La France*, je l'ai déjà dit : l'on voit partout des écoles ouvertes aux rhéteurs, à la danse, à la musique, même aux saltimbanques ; les cuisiniers, les barbiers sont en vogue ; on tolère des maisons infâmes où tous les jeux et tous les vices attirent la jeunesse imprudente, tandis que pour l'art qui fertilise la terre, il n'y a rien, ni maîtres, ni élèves, ni justice, ni protection...

Louis XV. — On a fait beaucoup de progrès depuis toi, Columelle. Sous le roi Henri, mon aïeul, un certain Olivier de Serres... Si tu ne sais que rabâcher ton traité *De Re Rustica*, laisse-moi dormir, ou prépare-moi du café : je dormirai, du moins, un œil ouvert...

Columelle. — Il paraît que tu le laissas bouillir et qu'il se répandit...

Louis XV. — Ouais !... Cela te plaît à dire... Tiens, je n'étais pas encore une Ombre, quand des gens qui s'intitulaient *Physiocrates*, avec un cer-

tain Quesnay en tête, sont venus troubler les cervelles de leurs comptes d'apothicaires !

COLUMELLE. — Ces hommes, sans doute, avaient étudié les choses de la terre en Cilicie, en Syrie, en Numidie, comme l'avait fait avant moi mon maître Magon. Crois-tu donc, *La France*, que je te veuille entretenir de la meilleure façon de greffer, d'élever les poules et les jars, ou de la mixture du fumier la plus productive ?

LOUIS XV. — N'as-tu pas parlé de l'art qui fructifie la terre ? Cela ne présageait rien de bien. Cela ne sent pas bon. Cela sent son Caton d'une lieue. Mais pourquoi demandes-tu si les Quesnay avaient étudié dans les contrées que tu dis, et qui, sauf une, ont changé de noms ? Y aurait-il quelque voile d'ironie là-dessus ?

COLUMELLE. — Si tu veux... Mais il faudrait savoir où j'avais dessein d'en venir.

LOUIS XV. — Alors, dis-le tout de suite.

COLUMELLE. — Je veux te donner des remords...

LOUIS XV. — On m'en prête beaucoup trop. Entouré de mauvaises volontés, je n'avais plus qu'à me tourner les pouces de découragement dans un fauteuil. Si j'ai des remords, c'est pour les autres, pour ce qu'ils auraient dû faire et qu'ils n'ont pas fait : *Obéir*. Il y a, vois-tu, des époques d'obéissance et des époques de désobéissance. Ce sont les vaches grasses et les vaches maigres dans l'histoire des régimes.. Continue. Invente-moi des remords, c'est encore une façon de tuer le temps !

COLUMELLE. — Je voulais justement t'amener à une sorte de *Physiocratie* coloniale.

LOUIS XV. — C'est-à-dire... Tu me fais peur !

COLUMELLE. — Non pas. J'imagine, au contraire, que c'est la seule utopie qui eût pu sauver ton peuple et même la seule qui le sauverait aujourd'hui.

LOUIS XV. — Bah ? Mais je n'y peux rien !...

COLUMELLE. — Imagine que tu gouvernes encore ceux-là qui cherchent aujourd'hui un soliveau, une dictature. Sais-tu quelles sont leurs doctrines ? Eh bien, le partage des terres, parce que la terre est à tout le monde. Mais ce n'est pas seulement le partage de la terre. C'est encore le partage de toute propriété, de toute exploitation commerciale, financière ou territoriale.

LOUIS XV. — Ne me rebats pas les oreilles avec des histoires que je connais aussi bien que toi. Elles remontent même aux donations terriennes que l'on fit aux légionnaires romains. Elles remontent au temps ténébreux de Sylla ; elles remontent à Caïus Lælius consul, l'ami de Scipion, c'est-à-dire à la confiscation des domaines italiotes au profit des prolétaires agricoles. Tu vois que je sais tout cela, et bien d'autres choses encore. M'aurais-tu pris pour le Cardinal Dubois ?

COLUMELLE. — Non, *La France*, non. C'est pourquoi je voudrais m'entretenir avec toi. Qu'as-tu donc fait de tes colonies des Indes ?

DUPLEIX. — Mais je suis là pour répondre, moi !

Mahé de La Bourdonnais. — Et moi pour te répondre !

Louis XV. — Vous n'allez pas nous rompre la tête avec vos disputes ! Tout ce qui est arrivé n'était-il pas de votre faute ? Est-ce que j'avais barre sur les Bureaux, les fameux Bureaux qui gouvernent le monde depuis Ptolémée Philadelphe ? Taisez-vous, ou je vous dirai comme à Dubois : allez vous faire f... !

Columelle. — Paix là ! Laissez-moi exposer mon projet, vous trois !

Louis XV. — Eh bien, expose ; je ne suis pas si contrariant.

Columelle. — Commençons par remplacer les rhéteurs, les saltimbanques, les avaleurs de glaives, les cuisiniers et les barbiers dont je te parlais, les jeux de hasard et les matrules par les politiques qui font miroiter les sophismes aux yeux de la jeunesse, ou qui abusent, par le fumet des viandes creuses, ces estomacs affamés de nourriture. Ce ne sera donc pas la nation métropolitaine qui sera le centre de mon utopie, qui servira à son exercice, parce qu'elle doit rester ce qu'elle est : le noyau autour duquel se forme la pulpe du fruit, qu'il appartient à cette pulpe de le protéger et de le nourrir, et qu'enfin l'honneur d'un fruit est son amande, son noyau ou son germe. Ces territoires immenses des Indes orientales rapportaient dix millions par an. Calcule ce que cela ferait au cours de l'or de ce temps, et dis-

moi, *La France*, si tu touchais pareil revenu ?

Louis XV. — Tes calculs sont exacts. Mais continue.

Columelle. — J'arrive maintenant au point sensible. C'est pour une question de Compagnie que les Bureaux ont abandonné cette affaire. Du moins, ils ont été victimes d'une fausse neutralité.

Mahé de La Bourdonnais. — Sans ce nabab gorgé d'or que voici, sans ce concussionnaire...

Dupleix. — Et c'est ainsi que me parle ce petit bonhomme d'entrepôt !...

Columelle. — Ne taquinez pas l'ombre de vos épées. Vous avez raison et vous avez tort tous les deux. Comme l'a dit un de vos grands hommes : le commerce est fait pour être le bien des nations, pour consoler la terre et non pour la dévaster. L'humanité et la raison avaient fait ces offres de richesses ; la fierté et l'avarice les refusèrent.

Dupleix. — Parle-nous de Lally, et nous nous réconcilierons sur son dos !

Columelle. — Inférieur à vous dans l'exécution, il fut plus grand par le malheur. Mais toutes ces divisions de la jalousie, toutes ces faillites des entreprises ne font que fortifier ma thèse, et la voici. Les Dieux vous avaient permis de conquérir de riches territoires abandonnés à des marchands sans moyens et sans principes, à des princes efféminés par un luxe facile. Si ces conquêtes fussent retournées à votre nation au lieu d'enrichir une compagnie avare et limitée à elle-même, vous auriez

eu mesure de développer mon utopie. Elle eût été de requérir, par l'obligation et la force des lois, tous les citoyens de la Métropole que l'âge ou les infirmités n'auraient point laissés chez eux. Chacun selon sa profession, ses goûts, ou le choix du sort, aurait collaboré à cet effort unanime. L'on aurait décrété que tout citoyen de dix-huit à vingt-sept ans, cette portion de la vie humaine où l'homme ne sait que faire sinon des sottises, et où il se recherche lui-même, servirait les intérêts de sa Patrie sans en recevoir de salaire. Ne serait-il pas nourri, entretenu à ses frais en de vastes campements ? Eh quoi ? je l'arrache à son foyer, mais on l'y tyrannise, l'on y récrimine contre lui, et c'est là qu'il rêve, sous le chaume, la tuile ou le roseau, à des aventures impossibles pour y dépenser l'excès de sa force et la surabondance de ses désirs. Cette aventure, sous un climat plus serein que celui de sa pluvieuse et froide patrie, je la lui offre sans risques. Je lui donne un état qui facilite son développement sous un ciel toujours pur, un état de beaucoup préférable à celui des armes...

Mahé de La Bourdonnais. — Et cela me paraît insensé au premier chef ! Qui donc défendra la métropole, et qui défendra cette colonie métropolitaine ?... N'est-ce pas un soldat qui te parle ?

Columelle. — Tout agronome que je sois, j'y songeai avant toi, du fait que la terre est la grande, la seule inspiratrice des lois et des régimes. Sur

sept années, j'en distrais une au profit de la fonction militaire ; j'apprends à mon conscrit, sur le terrain même de la Métropole, comment l'on manœuvre, comment l'on apprend à vaincre.

Dupleix. — Je suis mieux désigné que personne pour savoir qu'un Etat possesseur d'un tel empire exciterait la convoitise, la jalousie de ses voisins. Mais as-tu songé au moyen de transporter le tiers ou le quart d'une grande nation sur des rives étrangères, et sais-tu, pauvre agronome, ce que coûte seulement une flotte ? Neptune t'inspire aussi, peut-être ?

Columelle. — Ne t'ai-je pas dit, homme de peu de foi, que j'avais requis la main-d'œuvre de tous les corps de métier ? Le génie militaire élève des forteresses : pourquoi les charpentiers et les calfats de la Nation ne seraient-ils pas employés à la construction des galères ? Ainsi de suite. Quant à la matière première, je la tire de cette colonie aux forêts innombrables.

Louis XV. — Tu penses à cela, maintenant que mon pays, j'allais dire mon royaume, a institué le service militaire obligatoire. Mais tout ne s'est pas fait en un jour. Les progrès que réalise l'espèce humaine tiennent moins aux régimes qu'à l'espèce elle-même. Il faut compter aussi avec les inventions imprévisibles, qui bouleversent presque soudainement l'économie séculaire de plusieurs nations ensemble. Pouvais-je prévoir que les progrès de la médecine et de la droguerie doubleraient

la natalité et prolongeraient la vie humaine ? Pouvais-je prévoir que mon pays serait trop étroit pour y vivre, que son commerce et son industrie ne suffiraient pas à ses besoins ; qu'enfin ses dépenses excéderaient ses recettes, dans une proportion plus effrayante encore que celle que j'ai connue, et qui fit naître tant de systèmes aventureux, pour ne pas les qualifier autrement ?... Ainsi donc, tu déplaces pour six années les forces vives de la Nation, et, si j'ai bien compris, tu les emploies à l'élevage des animaux domestiques, à l'abattement, à la conservation de leur viande, aux pêcheries, aux fumaisons de poissons. Tu les emploies, dis-je, à l'agriculture et tous les besoins de la vie, que secourent le commerce et les arts de première nécessité ? Continue.

Columelle. — Or donc, tous ces produits de la terre, du sous-sol et de l'élément liquide, je les vends à l'Univers entier, à la Métropole même ; le bénéfice que j'en retire par une main-d'œuvre gratuite constitue le trésor de la Nation et le dégrèvement de ses impôts.

Louis XV. — A merveille ! Mais tu imagines, candide agronome, que les autres nations n'élèveront pas le taux de leurs douanes, barrage infranchissable contre ce nouveau Pactole ! C'est trop beau, vois-tu !...

Columelle. — J'ai bien tout médité, *La France*. Tu ne me prendras pas sans vert. Les autres nations, effectivement, élèveront le taux des douanes.

Mais, quel qu'il soit, à moins d'avoir affaire à des fous, on ne fera pas que mes denrées ne soient encore d'un cours avantageux.

Louis XV. — Et que fais-tu de la propriété indigène ; de celle que mes sujets ont acquise par l'argent, ou bien au prix de leur labeur ? Tu n'as point pensé à cela ?

Columelle. — Si fait ! Eh bien, je l'exproprie. Rappelle-toi les lois agraires. Comment, tu ne penses plus à la fameuse Raison d'Etat ? Car il faut vivre ou mourir ! La propriété acquise par le sang de la Nation ne s'évalue pas au poids de l'or. Mais, comme tu es humain et généreux, tu indemnises ceux qui le méritent, et tu les nommes chefs d'exploitation. Tu auras ainsi des hommes d'un mérite éprouvé, et dont le premier sera d'être des patriotes. Car, je le répète, il faut vivre ou mourir ! Mais s'il le faut, tu rachèteras par le sang ce qui fut acheté par le sang. Quant à la propriété indigène, tu veux rire, *La France* !... Elle est si peu de chose, au milieu d'un tel Empire, que tu la respecteras et la protégeras contre la rapacité inévitable de l'Etat. Et tu verras ces hommes libres solliciter des emplois dans la nouvelle institution, et même faire abandon de leurs maigres biens.

Mahé de La Bourdonnais. — C'est, en somme, avec une poignée d'hommes, que tu résisteras à l'assaut des nations coalisées ? Mais que fais-tu des révoltes indigènes ? Car, si l'on ne t'attaque pas de front, l'on saura bien introduire quelques

ferments empoisonnés au sein de ton pays de Cocagne. Tu me parais aussi rêveur que Lucien !...

Columelle. — Non, parce qu'en vingt ans j'aurai renouvelé le sang des races barbares, et je l'aurai renouvelé par le mien propre. Un homme de dix-huit ans peut faire un enfant par jour. Aussi, j'admets le concubinage si je ne rends pas la polygamie obligatoire. Tous les enfants qui en doivent naître se prévaudront de leurs pères et seront acquis à la Mère-patrie. J'ajoute qu'ils seront élevés aux frais de l'État. Fais-en le calcul, *La France*, et tu me diras si tu peux compter sur plusieurs millions de poitrines. Nulle nation au monde ne saura t'opposer une force égale, fût-elle coalisée avec les nations jalouses.

Mahé de La Bourdonnais. — Eh bien, Marquis, que dis-tu de tout cela ?

Dupleix. — Partons, équipons des navires !...

Louis XV. — Tu le vois, Columelle, tu les as tellement convaincus qu'ils ne se croient plus des Ombres. Ils se sont réconciliés ! Mais, dis-moi : la Métropole ne sera-t-elle pas lésée au premier chef par une concurrence impitoyable ?

Columelle. — Tu verras bien sur quels points elle porte, et quels sont ceux qu'il faut garantir. L'élevage du buffle et celui de la tortue marine, par exemple, et j'en choisis de dérisoires, ne peut porter atteinte à personne. Et puis, serait-ce la première fois qu'une ville qui vivait du produit des pruneaux transformerait fours et séchoirs pour y

forger les clous des légions ? Eternel retour des choses depuis Sylla !...

Louis XV. — Encore toi, Cardinal ?

Dubois. — Oui, je viens d'où tu me dis toujours d'aller.

Louis XV. — Eh bien ?

Dubois. — Hélas ! comme toujours, c'est impossible !

# DIALOGUE V

Athénée. — Aucun de vous n'ignore, je pense, que les plus grandes guerres, les plus grandes catastrophes ont eu pour cause des femmes : la guerre d'Ilion, Hélène ; la peste, Chryséïs ; le ressentiment d'Achille, Briséïs ; et la guerre que l'on a appelée *guerre sacrée*, une femme mariée, une Thébaine nommée Théanô, qui fut enlevée par un Phocidien. La lutte dura dix ans et ne prit fin que la dixième année, quand Philippe intervint : c'est alors que les Thébains conquirent la Phocide...

Alexandre de Macédoine. — Tu ne vas pas nous réciter le *Chapitre Treize* de ton *Banquet des Savants*, qui n'est qu'un tissu de calembredaines ? Moi, je dis que tu ne connais rien à la guerre, et que tu ignores jusques à ses causes. Il faut être un homme de cabinet tel que toi pour soutenir que ce sont les femmes qui président à la conquête... Tu vis encore sur Homère et le souvenir de la belle

Hélène. Ce furent des esprits plus élevés que le tien qui couvrirent d'une fable gracieuse les dures nécessités de la guerre. Moi qui descends de mon modèle Achilleus par le sang de ma mère Olympias, fille de Néoptolème, et qui marchais derrière le bouclier sacré de la Minerve Iliade, je crois connaître la question. La seule raison de la guerre hellespontide n'est autre que la possession des détroits.

M. Poincaré. — Cela revient à parler de la franchise des douanes.

Aristide Briand. — Vous avez tout de même compris !...

M. Poincaré. — Par Zeus ! j'aurais voulu t'y voir. La guerre de Troie durerait encore !... A propos, tu lis toujours l'*Iliade* dans le texte ? Tu la portes toujours sur toi, vieux farceur ?

Aristide Briand. — Ce sont les vers du tombeau qui l'ont lue, ils l'ont même dévorée tout entière.

M. Poincaré. — Eh bien, je vais te la réciter, et tu dormiras avant le X^e^ vers... Dors, Aristide, je le veux !...

Alexandre. — Je disais donc, Athénée, que tu osais juger des affaires de mon père Philippe...

Athénée. — Tout beau ! ne vous accuse-t-on pas d'avoir trempé dans le parricide ? Et qui donc, excité par la courtisane Thaïs, porta le premier le flambeau dans le palais des rois de Persépolis ? Et que ne parles-tu de tes débauches ? Ce serait

la plus belle illustration des paroles que tu me reproches. Un joli joueur de flûte du nom de Timothée, et cher à Lucien de Samosate, n'a-t-il pas enflammé Alexandre d'une folie amoureuse et guerrière ?...

Démosthène. — Je... de... de... demande la papa... la parole...

Père-Ubu. — Capitaine Bordure, qu'on lui apporte un petit caillou à phynances. Par ma chandelle verte, rien de tel pour délier la langue de ces bouffres !...

Mère-Ubu. — N'est-ce pas là le général Cambronne ?

Diogène. — Non, je suis Diogène le Cynique.

Mère-Ubu. — L'on vous écoute, Môssieu.

Diogène. — Madame, je vous dis m... !

Mère-Ubu. — Parce que vous ne roulez pas les *r*, je vois bien que vous êtes étranger.

Père-Ubu. — C'est un *Mèdre*, pour parler français. Encore usé-je d'un à peu près pour nous faire comprendre.

Diogène. — Citoyen, je cherche un honnête homme, Je crois que le voici. *Hullo, old chap, are you right* ?

Basil Zaharoff. — Je vous prie de ne pas me toucher, espèce de saltimbanque ! Hou !...

Alcibiade. — Tu ne vois donc pas, Diogène, que c'est une vieille stryge stymphalide, et qu'elle va te pomper la lymphe ? Cours vite rallumer ta lanterne !

Basil Zaharoff. — Jeune homme, je viens d'arriver, mais je devine, à l'élégance de ta chlamyde, au cosmétique qui maintient ta belle chevelure, que tu es dans la diplomatie. Chut ! Connaîtrais-tu une nation amie ou ennemie, et peut-être la tienne, peut-être encore ton propre père, qui chercherait à acheter des armes ? Il y aurait une bonne petite commission pour toi...

Alcibiade. — Diplomatie, qu'est-ce à dire ?...

Basil Zaharoff. — Que tu dissimules. Car tu sais fort bien le grec ; et j'aurais deviné ta profession, ton honorable profession, rien qu'à la manière dont tu as écarté l'homme à la lanterne, un indiscret de la plus dangereuse espèce ; un de ceux, dis-je, qui font prendre les lanternes pour des vessies...

Aristide Briand. — Pardon ! nous tenons ici pour le désarmement universel..

M.Poincaré. — Aristide, au rebours de Diogène, tu prends toujours les vessies pour des lanternes. Or, il nous faut, là-bas...

Charles Humbert. — Des canons, des munitions !...

Alexandre de Macédoine. — Des canons, des munitions !...

Talbot. — Des canons, des munitions !...

Gonzalve de Cordoue. — Des canons, des munitions !...

Le Pape Jules II. — Des canons, des munitions !

BISMARCK. — Des canons, des munitions !...

M. POINCARÉ. — Des canons, des munitions !...

GENGIS-KHAN. — Des canons, des munitions !...

MÈRE-UBU. — Oh là là ! Oh là là !...

PÈRE-UBU. — Taisez-vous, Mère-Ubu, ou je m'en vas vous percer les oneilles ! Non, f... ! ce n'est pas pour votre grosse gidouille que nous nous sommes battus comme un lion, que nous avons décervelé, brûlé, violé et violenté. Bouffre ! j'ai, comme tu le vois, mon gilet à phynances, et tout, chez moi, est à phynances, depuis notre cheval à phynances jusqu'à notre peuple à phynances. Et vive la Pologne, Môssieu ! Général Merdaille, serrez la vis à phynances, et que l'on amène ici des tombereaux à phynances pour payer ce pâlotin ! Ça, ça ! par mon crochet à phynances, il en recrèvera de santé à phynances !...

BASIL ZAHAROFF. — Ah ! ah ! Je le savais bien !... Citoyen, Camarade, Môssieu, Sire, ou tous les noms que vous voudrez, j'ai volé d'une traite jusques ici ; mais, avant de vous répondre, je boirais bien quelque chose !...

DIOGÈNE. — Il est fort regrettable que nous n'ayons plus une goutte de sang !...

SOCRATE. — Une goutte de Léthé ne te ferait rien oublier, et c'est pourtant l'Oubli qui désaltère le mieux. Alcibiade, mon enfant, va tout de même tremper une amphore dans le fleuve.

BASIL ZAHAROFF. — Très peu pour moi, merci !...

Pierre le Grand. — J'aimerais mieux un verre de shnaps...

Alcibiade. — Taisez-vous, ne parlez plus, ne criez plus tous ensemble, vous autres : le Maître va parler. Parle donc, Socrate, c'est ta Sagesse qui désaltère.

Démosthène. — Je... je... de... de... demande la pa..., pa...

Socrate. — Te voici donc, Vieillard à la gorge inextinguible ! Ton âme couleur de pourpre n'a pas encore pâli ; elle est lourde comme un manteau mouillé. Si elle n'a pas séché au feu du Ciel, c'est qu'elle servit aux Dieux pour châtier les folies et les crimes de la Terre. Tu conserveras toujours cette sombre teinture. Il est écrit que les hommes devront s'entre-tuer jusqu'au jour où ils joueront au palet avec des pièces d'or, des pièces d'or où ne se lira plus une effigie. En ces temps lointains, les hommes ne formeront qu'une infime république de pasteurs, et le monde sera près de finir...

Basil Zaharoff. — Il y aura donc encore beaucoup de sang à boire ? My Lord, je voudrais vous baiser les mains...

Socrate. — J'ai conversé avec mon bourreau parce qu'il n'en voulait qu'à moi-même ; encore ne m'en voulait-il pas. Presque pareil à toi, il était l'instrument ténébreux du Destin et de l'injustice humaine. Mais je ne te parle plus. Tu devrais être muet comme le secret des Dieux. Alcibiade, mon fils, couvre-moi la tête du pan de mon manteau,

que je ne voie plus cette Ombre sanglante ; puis je m'endormirai au prélude de ta lyre. Ce sera comme un écho de la musique des Sphères, dans la conscience étouffée de la Nuit...

(*Voix qui s'éloignent* : « Des canons, des munitions !... » )

# DIALOGUE VI

Pierre Puget. — Te voici donc de retour, ô Dufayel ! Ainsi, tu dois à la bienveillance céleste d'avoir repassé le sombre bord, de t'être rendu dans ta ville natale d'armateurs et de trafiquants pour y voir un navire qui porte ton nom ? Ne m'avais-tu pas promis des merveilles, phantasme favorisé des dieux ? Sais-tu que c'est une grâce insigne, une grâce que je n'ai pas obtenue quand je désirais tant savoir si le ciseau d'un Toulonnais n'avait pas ajouté aux injures du temps, lorsqu'il restaura mes cariatides, celles qui décourageaient le Cavalier Marin. Ce Giovanni-Lorenzo Marini avait pourtant une haute idée de sa personne : « *Il concetto che trovo di me.* » Il fut enfin le Michael Angelo de son siècle, selon le cardinal Barberini ; grand draîneur d'argent et de *reputazione*, par surcroît, ce que je n'ai jamais su faire, *poverino di me !*. Parle donc, ô Dufayel ! Dis-moi qui s'est chargé de

la figure de proue, de l'architecture du château de poupe, de la peinture du plafond et des trumeaux de la chambre de maître, de toutes ces belles choses dont j'agrémentais les galères, où l'or se relevait en bosse, avant que de partir pour l'Italie et d'échanger le maillet contre la palette, au temps séraphique de Pierre de Cortone. Parleras-tu, bouffi ?

Dufayel. — Toujours brutal, empereur des forçats ! Mais je vais rabattre de ta superbe. Et comment veux-tu que je parle, Marseillais plus inlassable et plus intempestif qu'un haut-parleur ?

Pierre Puget. — Haut-parleur, *què aco* ?... Si comme moi tu avais parlé au milieu des cales ou des chantiers, dans la symphonie des scies, des masses, des marteaux et du chant des calfats, eh bé, mon bon...

Dufayel. — J'ai fait de même quand je bâtissais mes magasins et mon hôtel des Champs-Elysées ; quand j'enguirlandais mes commis ; quand j'étais sur mon yacht, où j'aurais fait taire le tonnerre de Dieu ; quand enfin j'étais Dufayel en chair, en bedaine et en os, et que je t'aurais cassé la gueule, tout maçon et tout sculpteur de cariatides que tu fusses. ... Mais, tope-la, poire de naffe ! J'aime mieux te le dire : j'ai pité de toi, de ton Roi-Soleil, de ton Colbert, dont tu m'as rebattu les oreilles, de tes raffiots de trois cents canons, de tes châteaux de poupe, figures de proue et poulies sculptées comme des marrons. Moi,

parole de Dufayel, je te dis que j'ai vu au Havre le plus grand navire du monde, qui dépasse cinq cents coudées, pour parler comme les pecnots de ton siècle, ce qui donne trois cent trente-trois mètres, pas un de plus, pas un de moins...

Pierre Puget. — Et la hauteur, depuis la fausse-quille jusques à la pomme d'artimon ? Sans doute se perd-elle dans les nues avec le petit cacatois, tel le *Hollandais Volant* ? *Povre fada* !...

Dufayel. — Je te pardonne, Puget, parce que tu parles encore de la pomme d'artimon, du château de poupe et autres balançoires. Fais un petit effort pour oublier ta marine à voiles et te souvenir de la vapeur, de l'hélice, de l'électricité, des inventions et des conquêtes du *Progrès*, car le monde a tourné et tournera encore...

Pierre Puget. — Plus vite ?

Dufayel. — Peut-être. Y es-tu, maintenant ?

Pierre Puget. — Je t'écoute.

Dufayel. — Eh bien ! mon vieux, il faut d'abord te dire que les ingénieurs...

Pierre Puget. — De mon temps...

Dufayel. — ... que les ingénieurs...

Pierre Puget. — ... se sont ingéniés...

Dufayel. — Parfaitement : à donner à ce navire une forme qui ne rappelle pas un navire, et d'où l'on ne voit la mer qu'avec difficulté et torticolis. Encore faut-il être monté sur le dernier pont, à soixante ou quatre-vingts pieds du niveau de la mer. T'aurais appelé ça un vaisseau de haut bord.

Et même, dans les cabines de première classe, on ne la voit pas du tout, la mer : on est *chez soi*. Comme il n'y a pas de hublots, l'air vous arrive par des manches articulées ; et cet air, eh ben ! mon vieux, ce n'est pas de l'air, c'est de l'oxygène. Et la lumière électrique t'éclaire pendant toute la traversée, de sorte qu'à toute heure du jour et de la nuit tu peux lire, comme dans ton bureau, le journal imprimé à bord, où sont reproduites les dernières nouvelles du continent que tu viens de quitter et celles de celui vers lequel tu te transportes : les naissances, les deuils, les drames de la jalousie, les suicides au baccara, la vitesse du vent présent et à venir, la pluie, le beau temps, les degrés de longitude et de latitude, les cours de la Bourse dans toutes les capitales, le compte rendu du dernier concert, etc., etc... Mais c'est trop fort de café pour toi !... Donc, sur le dernier pont, il y a un tennis, un tir aux pigeons comme à Monte-Carlo, des canots de sauvetage à essence, qui se décrochent automatiquement de leur porte-manteaux et vous descendent sur la mer en furie comme dans un fauteuil...

Pierre Puget. — Pardon, le ressac contre quatre-vingts pieds...

Dufayel. — Comme dans un fauteuil !... Et puis il y a des cheminées où tu pourrais loger plusieurs familles dans des appartements. Dans l'une, on fourre les *clebs* ; c'est le chenil. Dans l'autre, on empile le coton hydrophile de l'infir-

merie ; dans la dernière, on met les enfants, les sales mômes qui n'ont pas été sages. Pour les enfants sages, il y a une salle de jeux : ce sont des chevaux de bois, qui ne sont pas tes chevaux marins. Après tout, il y en a peut-être une quatrième, où tu fous les pigeons voyageurs. Il y a aussi un café comme sur les boulevards, un salon de thé, un bar, un théâtre pour la comédie et le cinéma, un autre pour les chansonniers, car ces vaches-là font de l'esprit français et des calembours sur la mer comme partout. En plein Océan, ils t'engueulent le Président de la République, les Allemands, les Anglais, les Italiens et les Métèques sur l'air de la faridondaine ou du *Pendu de Saint-Germain.* Il y a encore une piscine que l'on m'a dit être de style byzantin, et où, vraisemblablement, tu peux prendre des bains d'eau de Royat ou de la Bourboule, de saltrates ou de lavande. Mais ce qui m'a le plus frappé est encore la salle à manger, avec des lustres de cristal qui sortent de terre, si j'ose dire, question de ne pas vous tomber sur la tronche les jours de roulis. On dirait les grandes eaux de Potsdam, parce que c'est dans le goût d'outre-Rhin, ainsi que les statues colossales en bronze doré, les portes de cristal et de ferronnerie, hautes comme la moitié de l'Arc-de-Triomphe. Ce sont pourtant nos meilleurs artistes qui les ont exécutées, ainsi que les peintures murales. Pour ces derniers, les peintres, ils s'y sont pris de telle façon, avec un tel respect du public, que c'est aussi dégueulasse qu'à la

Nationale des Beaux-Arts. Moi, j'aurais trouvé un malin plaisir, quand je dirigeais mes Galeries, à choisir des cubistes pour signer des Didier-Puget ou des Chocarne-Moreau. Avec du fric, t'achètes un pinceau comme t'achètes une âme. C'est ce qu'a fait la Compagnie Transatlantique, et bien d'autres choses encore dont je ne me suis pas abstenu, loin de là, comme de recouvrir de faux cuir les chaises, les fauteuils et les canapés, et de tendre les couloirs de papier métallique, que l'on peut laver à souhait, rapport aux punaises. Car il y a même des punaises. Quoi ? n'ai-je pas lu sur les pancartes : *Le personnel, pendant les vacances, est tenu de laisser ses portes ouvertes pour faciliter la destruction des punaises et autres parasites.* Mais la salle à manger ! J'y reviens avec délices ! Elle est flanquée de cabinets particuliers, où l'on doit se balancer des buissons d'écrevisses, et des truites meunière, attendu que l'on bouffe ici quantité d'escargots. Quoi ? n'ai-je pas lu sur nombre de tiroirs à argenterie des cuisines : *Fourchettes à escargots* ? Ainsi, pendant que ton voisin rend tripes et boyaux, à cause du mal de mer qui n'épargne pas Crésus, voire sur un palace, un Ritz flottant de 333 mètres, tu peux mener sa femme ou sa gonzesse en cabinet particulier et faire le zigoto à la barbe de cinq cents clients qui se tapent des mumms, des truffes en serviette, des asperges en bottes et tout ce qu'il y a de bon.

Il y a tant de ponts que je n'en sais plus le

nombre, et tant de couloirs que l'on s'y perd à plaisir. On aurait pu afficher un plan de cette ville de fer et d'acier à chaque bifurcation, mais on a préféré y mettre tantôt un plan de Paris, tantôt une carte du Métropolitain. J'ai trouvé ça très spirituel. Je t'ai parlé des chambres d'où l'on ne voit pas la mer parce que cela attriste les gens rassis et bien portants ; mais il y en a une que j'aurais aimée entre toutes, tellement il me semble l'avoir conçue. C'est dans le tarif de cinquante billets. Une bonbonnière XVIII^e^, mon vieux, toi qui aime les belles choses ! Il y a de faux livres derrière des amours de bibliothèques grillagées, qui sont des armoires et des penderies pour tes frusques, tes phalzars, tes liquettes et tes caleçons ; un tapis de la Savonnerie parfaitement imité ; un lit tout ce qu'il y a de Régence, et un petit pastel ovale sur la boiserie Marie-Antoinette, teinte Ripolin de la même. Quelqu'un a demandé si c'était un Fragonard, et l'on a rigolé, sans doute parce qu'il avait l'accent américain. Après, l'on a visité les cuisines, qui cuisent, mijotent, grillent, rôtissent, fricassent et sauçoient pour quinze cents clients à la gueule en pente et peut-être douze cents employés, domestiques, plongeurs de vaisselle, officiers et mécaniciens, parce qu'aujourd'hui tes matelots sont de la revue.

Ce qui m'a fait plaisir, ce fut de voir à côté, près des étables à vaches, une petite porte où il y avait écrit : *Synagogue*, comme qui dirait une inscription

honteuse. Au second étage, au contraire, une belle chapelle mixte pour catholiques et protestants. Enfin, je t'en passe et je t'en passe pour revenir encore une fois à la salle à manger, où plus de cinq cents invités, le gratin des gens du monde, de la politique, du théâtre, du music-hall et de la galanterie se sont tapé la cloche, en compagnie de rigolos et de Messieurs d'Académie. Comme il y avait une place vide, j'ai pensé que c'était un hommage à ma mémoire, et je l'ai prise... Après un festin de Balthazar, ils ont sué des danses nègres et américaines aux sons d'un orchestre qu'on appelle *jazz*, et qui a fini par jouer le *Beau Danube Bleu*. L'accompagnement des dynamos faisait vibrer le plancher et donnait à craindre que l'on ne fût en partance à des femmes qui s'en pâmaient sur l'épaule de leurs cavaliers. !...

Eh bien ! vois-tu, Puget, je ne te donne de tout ça qu'une faible impression de grandeur ; mais je me croyais chez moi, dans mon hôtel des Champs-Elysées. Pourtant, il y manquait quelque chose. Moi Dufayel, d'abord, en chair et en os, avec mon plastron large comme un évier, mes manchettes rondes à boutons d'or, ma gueule d'homme du milieu et mes poings de louchébem à la Villette. Ensuite, les deux généraux en uniforme, que je plantais à la porte des chiottes pour indiquer l'endroit aux dames. Car, nom de Zeus ! j'ai fait ça, moi qui te *causes*... J'ai vaincu l'honneur des vieux briscarts avec du pèze, ji !

Et dire qu'un tas de salopins s'étaient foutus en grève pour que cette fête n'eût pas lieu et que le navire ne partît pas : un navire de six milliards, Môssieu, qu'a la vitesse d'un cuirassé, la gloire de la France, quoi !...

Pierre Puget. — Mes forçats vous auraient soufflé des poux sur la tête dans des cornets à gargousses !... On ne défie pas ainsi le bon sens, le goût, la navigation, la pauvreté et Neptune. Un coup de trident au ras de l'onde amère, et tes six milliards, détournés des hospices et des hôpitaux, sont engloutis, partagés en deux comme un moutard fend une noix. Mais qu'as-tu dit, homme stupide ? *Ab Jove principium* : que le Dieu des Juifs était honoré entre les cuisines et les étables par les noirs travailleurs que l'on requiert au pays où le soleil se couche, et qui vivent sobrement en fils du Désert. Ceux-là, sache-le, pouvaient entrer dans la chapelle mixte pour prier tout nus et ruisselants de sueur, à côté de tes dames emperlées et des Dufayel d'outre-mer. Sur l'onde inconstante et terrible, tous les êtres sont égaux, et Dieu n'a pas de nom. C'est le Souverain Maître de l'Océan sans limites, où il n'y a plus de races humaines, de frontières, de confessions diverses, de rituels, de langues, d'artifices. Et voilà pourquoi ce petit retrait que tu dis honteux pourrait être une sorte de blasphème à demeure si Dieu n'avait pitié de vos petitesses, de votre imbécillité. Pourtant, je suis chrétien baptisé, ô Dufayel ! Et j'ai fait sur la mer de Gênes

la prière provençale des galériens et des pauvres pêcheurs : « *Laudate sia lo nome de lo bon Giesu !...* » Tu sais, Celui qui marchait sur les eaux...

Maintenant, pourquoi ne pas vouloir qu'un navire soit à la semblance d'un navire ? Pourquoi n'en pas employer la matière, qui doit être le bois ou le fer, puisque fer il y a, et non pas le verre, le cristal, le bronze, la faïence et la mosaïque ? Pourquoi ces choses contradictoires ou déplacées, que tu mets en avant parce qu'elles te plaisent et prouvent le mauvais goût de ton siècle et de ta propre industrie ? Pourquoi toujours faire grand sans raison, quand l'homme, au fur et à mesure qu'il allonge la portée de ses projectiles, diminue celle de son esprit et de la bienfaisance de son cœur ? Pourquoi tant de longueur et tant de hauteur, sinon pour donner prise à la tempête ? Pourquoi contrarier les lois de la pesanteur et de l'équilibre sur un élément instable qui peut engloutir les îles et les continents ? Va, le tableau partiel et maladroit que tu m'as tracé suffit à ma connaissance, à mon jugement. D'ailleurs, je ne t'écoutais que d'une oreille lointaine : tu bourdonnais comme la risée dans les filins. Mais, dis-moi, gros homme aux poings inutiles, à la fortune évanouie, à l'orgueil dérisoire, ce navire portait bien ton nom, *Le Dufayel* ? Pourquoi pleures-tu soudain comme un enfant dépité ?

Dufayel. — Hélas, vieille brute, parce qu'ils l'ont appelé *Normandie* !... Me faire cela, à *MOI* !...

# DU CONFORMISME

C'est une façon de penser, de sentir en commun, qui ne s'est guère vue, et qui semble née de 1914, quand il fallait suivre le courant. Les plus fins esprits s'y sont montrés les plus humbles vassaux de quelques prédicants improvisés, qui répondaient au mot d'ordre et confondaient l'art d'équiper, de nourrir les hommes en campagne avec celui de penser, d'écrire, de peindre, de composer de la musique. Je connais quelqu'un qui, jusque-là, n'avait juré que par Gœthe et Wagner : il reprit alors le mot de Barbey, qui traita le premier de *grand niais* ; quant au second, il lui marchanda le génie et demanda d'attendre la fin des hostilités pour se refaire une opinion ! Nietzsche n'était plus qu'un fou, un dangereux énergumène ; mais notre olibrius nous annexa définitivement Henri Heine, qui vécut en France et n'aimait pas *Germania*. On nous l'a d'ailleurs laissé...

Cette épreuve fut décisive : on reconnut que l'on pouvait tout imposer par la voix de la presse à quarante millions de « *coglioni* » qui ne se disaient plus les fils de Voltaire, et qui se seraient réclamés de Panurge si on le leur avait fait dire. On entendit aussi quelques beaux parleurs, habilement disséminés dans le monde où l'on reçoit et l'on dîne, pour convaincre jusqu'aux vieillards astucieux que l'intérêt de la Nation était de souhaiter que la Livre s'élevât vers le zénith. Mais on ne disait pas la *Nation* : c'était le *Pays* que l'on devait dire, parce qu'en anglais cela se dit officiellement *Country* ; la *Nation* ne rappelait rien, et c'est un mot terrible que la *Nation*, un mot grand comme la place du Champ-de-Mars, ou celle du Carrousel, et tout pavé de granit, où sursautent les vieux canons de bronze, où courent des va-nu-pieds aux pantalons rayés, aux baïonnettes en zigzag enfilées de pains de munition. Ouais !...

Un peuple qui a « tout encaissé », dirait un nouveau *Père Duchêne*, tout jusqu'au jazz, aux danses américaines, qui sévissent encore, était mûr pour cette façon de penser en commun qui a fait la gloire d'une demi-douzaine de romanciers, d'hommes de théâtre, de moralistes *à la noix*, et qu'une habile propagande a répandue dans le monde. La Bourgeoisie se sentit renaître au bord de la faillite, comme un pissenlit sous une bienfaisante rosée du ciel, et le sourire idiot de Joseph Prudhomme refleurit sur ses lèvres. Son premier soin fut de

liquider les tableaux de peinture moderne dont on l'avait abusée, de vider chez les bouquinistes ses bibliothèques de belles éditions vierges du coupe-papier, et de remplacer par du toc ses *diams* et ses *perlouses*. C'est de là qu'était venu tout le mal, de même que jadis, au temps de 93, il était venu de Watteau, des débauches de Fragonard, de Boucher, d'un tas de petits polissons, ces pelés, ces galeux que les Goncourt retrouvèrent sur les quais pour quelques centaines de francs ! Et voilà pour les peintres et les écrivaillons, qui avaient à ce point contaminé le « *Pays* » qu'ils avaient failli le transformer, quand vint la guerre, en une pétaudière de rapins et de chieurs d'encre, de quoi vous faire perdre la partie ! Cela était sorti de la plume d'un journaliste, un de ces messieurs qui ne badinent pas, qui se révèlent soudain des Montesquieu entre la pluie et le beau temps, les prix de beauté et les expositions canines.

Bref, quand le père France mourut, on put respirer... C'est pour arriver à dire que si vous portiez à un journal, un hebdomadaire l'équivalent de la *Révolte des Anges* et des *Opinions de Jérôme Coignard*, vous pourriez reprendre la porte en vous entendant traiter de mauvais Français, de corrupteur de l'esprit public.

Il faudrait enfin s'entendre sur ce que l'on appelait l'*esprit français*, sur ce que l'on appelle encore ainsi dans les collèges, sur ce que l'on vous donne pour tel dans les revues et les chansons de Mont-

martre. Eh bien, Messieurs, ou Camarades, on voudrait aujourd'hui vous faire croire que l'esprit français réside dans le calembour et la calembredaine, que ses limites ne doivent pas dépasser Sacha Guitry ou Robert de Flers, et que si, pour mémoire, il fallait absolument quelque libertinage, sans s'égarer dans les boulingrins de M. Henri de Régnier où s'ébattent des sournoises, on pourrait faire un petit tour dans le jardinet de banlieue de ce bon Monsieur Paul de Kock, ce bon *Messer Paoli da Koko*, comme disait à Ferdinand Brunetière le plus grand Prince de l'Église. Une feuille bien pensante n'a-t-elle pas osé parler de « l'ignoble Rabelais » ?

L'ignoble Rabelais ! Celui que Chateaubriand appelle le plus grand écrivain français, lui, l'auteur du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs*, de la *Vie de Rancé !* L'on ne sait plus de quel côté sont les mauvais citoyens et même les mauvais chrétiens, parce que Rabelais fut un prêtre d'une dignité parfaite, un grand ecclésiastique chargé de missions ultramontaines, que l'on ne trouve dans ses écrits rien qui porte atteinte à la foi chrétienne, que la légende du « joyeux curé de Meudon » est réduite en poussière, Rabelais n'ayant jamais résidé à Meudon, et que le mot : *la farce est jouée* est une invention grossière, imbécile et ridicule, au même titre que les blasphèmes de Voltaire sur son lit de mort et la fin dégoûtante qu'on lui prête.

Sans m'étendre sur la politesse du langage,

sans plaider la liberté d'expression à laquelle peut prétendre une vieille race de laboureurs, de juristes, et de soldats, sans même distinguer, comme l'Abbé Dulorens, entre la *vertubleue* et la *vertuchou*, à quel son peut-on reconnaître le génie de la France ? Ce n'est pas celui du pot-au-feu des familles. Le son de ce cristal vibre d'abord en une note grave et s'effile aigu et tintinnabulant. C'est bien là sa résonance, celle de nos plus grands écrivains, Rutebeuf, Villon, Marot, Ronsard, d'Aubigné, Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Mathurin Regnier, Molière, Voltaire, Musset, Balzac, Victor Hugo, Verlaine...

Vous pouvez essayer sur ceux que je parais oublier, et vous obtiendrez une musique analogue à des degrés divers. Il n'est pas jusqu'à Boileau et Malherbe qui ne soient soumis à la même acoustique, le premier, secret ami des gassendistes, pour quelques vers sur l'origine des monarchies, le second pour des sonnets que l'on n'enseigne pas en classe, qui ne figurent pas dans ses œuvres, et, enfin, Racine, avec les *Plaideurs*, par quoi il affronte la justice sourcilleuse. Si l'on cherchait des poux au lion, on en trouverait un dans la crinière de Corneille : cette *Occasion perdue et recouvrée*, heureuse faute qui nous valut la *Paraphrase de l'Imitation*, imposée par son confesseur.

Pourtant, ce génie confine à l'expression, que je veux écarter. C'est à l'esprit même qu'il convient de s'en tenir. Le génie français est un génie dange-

reux, pour parler comme les conformistes, parce que la pensée est toujours dangereuse quand elle s'exprime avec audace et qu'une pensée sans audace aboutit au balbutiement. Mais il importait peu que la pensée fût audacieuse, étayée qu'elle était, pendant des siècles, par les vertus d'une race solide et raisonnable, « mère des armes et des lois », et surtout parce que l'utopie, la liberté d'écrire y furent des *jeux gratuits*, dont s'amusait la Cour, qui prirent parfois naissance au sein de l'Eglise même. On ne sait pas assez que les anticipations ne se réalisent en partie que longtemps après la mort de leurs auteurs, moins à cause de leurs ouvrages que par la pente naturelle des choses, la fatalité inéluctable qui conduit les sociétés à leur évolution, leur transformation et leur dépérissement. On étonnerait sans doute beaucoup de personnes en leur révélant que Voltaire et Rousseau étaient royalistes, et que Rétif, après eux, considérant le Roi comme le père du peuple, était impuissant à concevoir autre chose qu'une monarchie constitutionnelle, une république monarchiste. Mais l'*Encyclopédie* est toujours dressée comme un épouvantail. Elle n'est pourtant que la réplique de l'*Encyclopédie Britannique*, qui n'a pas encore mis l'Angleterre à feu et à sang. Il est aussi d'autres écrits qui paraissent de tout repos, qui échappent à l'investigation des censeurs, par exemple *Paul et Virginie*, étudié naguère sur le plan utopique par Jérôme et Jean Tharaud, et même *Atala*,

qui n'est, à tout prendre, qu'un second *Supplément* à celui du *Voyage de Bougainville.*

Aujourd'hui, il n'est plus question de tout cela, dont on affecte d'avoir fait table rase. La platitude de la pensée et du style est recommandée ; les gros tirages sont acquis à ceux qui savent ménager les conformistes. Peut-être sont-ils naturellement plats...

Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre.

C'est encore un vers de Mathurin Regnier, qui s'appliquait aux malherbiens, premiers conformistes du langage ; encore s'en faut-il qu'il nous reste de sa verdeur, de sa virilité !

Mais s'il est un conformisme de droite, il en existe un autre de gauche, qui n'est pas moins déplaisant et redoutable, qui veut ignorer l'œuvre d'art si elle ne s'inspire pas de l'esprit public, ou supposé tel ; si elle n'y va pas de son prêche ; si, enfin, elle manque d'*humanisme*. Car on a détourné jusqu'au sens de ce mot : il ne s'appliquait, autrefois, qu'à la pratique, au commerce des Belles-Lettres. Voilà donc où nous en sommes : à coiffer le frère des Muses d'un bonnet rouge, à lui mettre en main le pic des mineurs de Constantin Meunier. Et si vous demandez à quoi peut bien penser le *Penseur* de Rodin, puisqu'on vous dit qu'il pense, c'est à des problèmes sociaux, au triomphe du syndicalisme, à la mort de Danton, à moins que ce ne

soit à la métaphysique des primaires. C'est un Penseur qui a plus fait pour la gloire de Rodin que les bustes où se manifestait le plus pur de son talent, ou, si l'on veut, son génie ; que la *Flore* elle-même, qui ne pense qu'à montrer sa jeunesse. Mais quel n'eût pas été son triomphe si l'on avait donné un sens à sa copie de l'un des *Esclaves* de Michel-Ange ?

La sculpture nous ramène aux lettres et au conformisme par la *Danse* de Carpeaux. L'attentat dont elle fut victime ne date pas d'hier, et presque tout le monde le condamne. Cependant, prenez garde de n'être pas noirci par la main droite ou la main gauche, vous qui n'affichez pas de mauvaises intentions, qui suivez « la douce voix naturelle », qui ne vous souciez pas de la chute ou de la conservation des Républiques et des Empires, qui ne cherchez qu'à faire honneur à la langue de nos pères, à leur tradition de liberté et de véritable humanisme, celui qui triomphera dans les siècles, n'importe sous quel régime, quelle mode, quelle philosophie, car tout change, tout se transforme, et le livre, comme le buste, « survit à la Cité ».

# DU PUBLIC

On a coutume, dans le monde des Lettres, ou, du moins, celui des intermédiaires entre les écrivains et ceux qui s'intéressent à leurs ouvrages, de parler du Public comme d'un monstre, un Ogre difficile à nourrir, une sorte de bougnat dont on fait peur aux enfants, et qui rejette tout ce qui n'est pas accommodé à la sauce du miroton : c'est un délicat du vulgaire. Contradiction dérisoire : Croque-Mitaine est soumis à un régime qui lui interdit les condiments, les liaisons, les aliments trop chauds. Que la sauce soit longue, la viande tiède et fadasse, le vin *gros* et baptisé ; sinon il boude et s'endort, malgré les blandices, les chatouilles, les risettes, les objurgations, le tintamarre, le charivari, que les suppôts de la réclame viennent entreprendre autour de sa personne, de Sa Majesté. Il arrive que, servi à souhait, on ne sait quelle mouche l'a piqué. S'il allait périr de la

maladie du sommeil ? Alors, on fait venir des empiriques qui le sustentent par le côlon. Il se réveille et soupire quelque chose entre ses dents : « Un biscuit ! » Maintenant qu'il est réveillé, on lui entonne de la soupe ; il la rend. C'est à n'y rien comprendre !...

C'est à n'y rien comprendre, parce que vous-mêmes ne comprenez rien à rien ; que vous faites erreur sur la personne ; que vous connaissez mal les géants, que vous parlez à leurs pieds au lieu de vous hausser jusqu'à leur tête, et que, pareils aux pygmées, les géants s'endorment quand on les ennuie. Leur sommeil peut durer plus d'un quart de siècle. Il en est enfin des géants comme des hommes de goût, et pourquoi voulez-vous donc que le nôtre, du fait qu'il est grand, ait des appétits grossiers ? Consultez ses anciens menus ; voyez comment l'ont élevé nos pères, seulement depuis Alcuin, magister palatial de l'Empereur Charlemagne, et qui fit des Francs les émules des Grecs et des Romains, louange un peu forte d'un vieux chroniqueur.

Ce géant avale beaucoup de choses contre son gré. Vous retrouvez autour de lui les mets que sa digestion dédaigne, et que les vers et les souris ont brodés de leurs festons. Cela s'entend des plus récents ; les autres forment un humus séculaire, où croît l'herbe de l'Oubli. Il est pourtant de grandes carcasses que le temps n'a pu recouvrir encore, qui sont des monuments d'ennui, font bâiller rien qu'à les voir, et sur lesquels des savants

ont mis des étiquettes. On y lit : « *Alexandre* ; le *Grand Cyrus* ; l'*Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire*, et maints autres titres que l'on montre du doigt aux polissons des collèges, qui en détournent la vue, pleins d'une violente antipathie. Quelques vieillards viennent y suspendre des fleurs moroses de leur confection. On ne sait pourquoi elles sont artificielles, ni pourquoi ils portent une épée au côté, des chapeaux en forme de demi-lune et garnis d'autruche, que l'on ne coiffe plus depuis Cambronne.

Le monstre continue de tordre des badigoinces. Une compagnie analogue à celle des chemins de fer lui envoie sa subsistance par des messageries qui la charroient depuis la Ville-Lumière, où sont des hommes qui peinent toute leur vie à la clarté des lampes pour confectionner ces conserves, salaisons et fumaisons, mirotons et mirontaines, vole-au-vent, et bêtises de Cambrai, de quoi ils espèrent tirer de la gloire ou du pain. C'est donc à eux que l'on a recours quand le géant menace de s'endormir sur le rôti, que la nourriture demeure aux commissures des lèvres, à qui l'on dit enfin : « Le Public n'aime pas ça. Faites comme ceci, faites comme cela ; suivez nos conseils, travaillez comme des cochons pour un cochon : nous le savons, nous qui l'approchons, qui recevons les rapports de ses médecins, apothicaires et tâteurs de pouls, des égoutiers qui descendent dans les ténébreuses profondeurs de son gaster ! »

Ils s'abusent : je n'ose pas dire qu'ils mentent. Car ce géant Public est une entité qu'ils ont forgée d'éléments disparates, à laquelle j'ai feint de croire, et où il entre beaucoup du leur : de l'ignorance, du mauvais goût, de la flatterie qui ne s'adresse ni au cœur ni à la tête ; de la démagogie, enfin, fruit d'un esprit de lucre mal entendu. Les primitifs, les barbares et les esprits de décadence tournent toutes choses à l'entité. Ceux d'aujourd'hui appellent une entité une *mystique*, c'est-à-dire qu'ils renoncent à l'avance d'y comprendre quelque chose. Et tout est entité ou mystique. Il y a donc une entité *Public*, une mystique du Public.

Le Public n'est pas une entité, un corps homogène doué d'une âme collective. Sur quarante millions d'hommes, y a-t-il cinq cent mille amateurs, et qui pensent ? Ce serait une impertinence gratuite ; il faut dire : qui ont le loisir et le goût de la lecture ou du spectacle, mais aussi les moyens de distraire de leur avoir, de leur salaire de quoi se tenir au courant, à leurs risques et périls, de ce qui s'imprime, se projette sur l'écran, ou se joue. Ce nombre d'hommes, relativement restreint, constitue l'élite d'une nation, une élite qui se maintient à peu près dans les mêmes proportions depuis le bonhomme Alcuin, mais qui se déprend de la production quand celle-ci est corrompue par le dessein d'augmenter la vente, de s'étendre à la multitude. On ne regagne pas d'un côté ce que l'on perd de l'autre, parce que la multitude ne lit pas, ne rêve

pas, ne se tourmente pas des choses de l'esprit. De temps à autre, quelques cellules se détachent d'elle, mues par une force attractive, et vont grossir le noyau intellectuel de la Nation. On a vu celle-ci, grâce à la politique, aux idées sociales, l'emporter, presque tout entière, avec Voltaire, Rousseau, Béranger, Lamartine et Victor Hugo, Anatole France et Zola ; on ne l'a pas vue se passionner spontanément pour un sujet de pensée ou de poésie pures. C'est donc une chimère que de vouloir attraire à soi la Nation par des œuvres qui ne sont pas commandées par les circonstances, et les circonstances naissent quand elles le doivent. Elles sont imprévisibles.

Le Public, est informe, multiforme et parvulaire. Il échappe à tout essai de classement, car l'aristocratie des hommes qui lisent se recrute dans tous les milieux de la société, celui de la fortune, qui n'a pas le monopole de la délicatesse, celui de la médiocrité, celui des étudiants pauvres, celui des commis et des ouvriers manuels qui veulent s'instruire, et pour qui la collection populaire dite de la *Bibliothèque Nationale* fut fondée autrefois. Son catalogue ne comprenait que les chefs-d'œuvre des littératures classiques ; ces petites brochures bleues coûtaient vingt-cinq centimes. On pouvait voir Xénophon, Daniel de Foë ou Molière entre des mains calleuses comme entre les mains tachées d'encre des écoliers, dont elles facilitaient les versions. Le Public, ce sont encore

les hommes de robe et d'épée, les professeurs, les tabellions, les commerçants, les industriels, qui ont fait, pour la plupart, les mêmes études que les écrivains qui les enchantent. Ce sont les mêmes qui achètent le journal, pour y chercher autre chose que le crime quotidien, les vaticinations sur la politique, les sports, les indiscrétions sur les fugues princières. Ils y cherchent de la *littérature* ! Aussi, les épaules vous tombent de découragement quand un rédacteur en chef d'un journal du soir vous confie, dans un ricanement, que tel ou tel sujet n'intéresse pas ses lecteurs à casquettes ! Quel mépris, quelle ignorance du Public, et du public quel qu'il soit ! On a vu un autre rédacteur en chef refuser une copie sous prétexte qu'elle était *trop bien écrite*. Mais un lecteur au-dessous de la moyenne, eût-il ou n'eût-il pas de casquette, pourra-t-il faire la différence entre ce qui est bien écrit et ce qui ne l'est pas ? Si bien écrire consiste dans la simplicité et la justesse de l'expression, dans le développement du discours, par quoi un homme simple peut-il être rebuté ? Ce qui est bien écrit ne se remarque pas. Il y faut l'œil d'un connaisseur. Pourtant, La Fontaine est appris sans dégoût dans les écoles primaires, et quelques journalistes écrivent mieux que certains auteurs réputés qui ont accès dans les feuilles publiques.

Quoi ! L'exemple n'est pas tellement vieux, de deux journaux qui, sans négliger l'information, durent leur plus grande vogue à la littérature, aux

meilleurs écrivains d'avant 1900. On y trouvait jusqu'à du Remy de Gourmont, qui passait pour un auteur difficile, du Paul Adam, d'une lourde richesse, de l'Abel Hermant qui laissait dans l'impatience. C'est là que Jean Lorrain révéla Francis Jammes, et Coppée Pierre Louÿs ; là que Raoul Ponchon faisait ressouvenir de Saint-Amant et Vion-Dalibray. J'ai vu s'arracher ces feuilles. Collégien, je les lisais avec ferveur, comme si j'avais lu la *Revue Blanche* ou le *Mercure*. Mendès éclatait de lyrisme et servait les Lettres avec générosité... Puis on jugea toutes ces belles choses inutiles. Alors ces journaux décrurent et fondirent. *Mais où sont les neiges d'antan ?...*

Cette disparition fut si sensible pendant une vingtaine d'années, qu'il se créa un hebdomadaire, puis plusieurs, dont on connaît la fortune, cependant que la littérature se rétrécissait de plus en plus dans les quotidiens, et ne laissait au conte, à la chronique, signés de noms sans reliefs, que la proportion d'un canevas !

« Avec votre littérature, disait encore à deux auteurs un directeur de théâtre dont le nom est sous ma plume, vous voulez faire incendier ma scène !... Allons, mes enfants, apportez-moi une bonne *saloperie* bourgeoise, et je vous joue !... » Pourtant, quand Gémier représentait Shakespeare, la salle était comble pendant plusieurs semaines. L'on se demanda pourquoi *Jules César* avait quitté l'affiche pour quelques tableautins de famille,

où se voient le gendre d'un certain Poirier, une dame ou demoiselle aux Camélias, un maître de Forges, et je ne sais quelles marionnettes en redingotes. Un autre théâtre subventionné boude les classiques pour des œuvres nouvelles, sous prétexte que les anciennes ne font plus recette. C'est peut-être qu'elles ne sont pas jouées comme elles le devraient être, et dans les costumes, les décors de cour qui leur conviennent.

En vérité, c'est qu'en voulant plaire à tout le monde, on ne plaît à personne ; et c'est ainsi que l'on se forme un monstre aux sautes d'humeur singulières, aux goûts bigarrés, aux velléités inconstantes, qui oscillent entre l'appétence et la boulimie.

Ce même Public a pourtant fait la fortune de *Zaïre*, dont l'auteur fut mené en triomphe, rue de l'Ancienne-Comédie, par de simples porteurs d'eau ; la fortune de Corneille et de Racine, celles de Molière, de Shakespeare, de Musset et d'Hugo. Le niveau du public n'a pas changé ; mais sur les mêmes tréteaux, vous prétendez jouer des parades qui n'ont ni le sel ni la franchise de Tabarin, introduire la platitude et la vulgarité dans le drame et la comédie pour pousser au monstre une pâtée hétéroclite, où, selon son appétit du jour, il fouillera de la ganache ou de la hure.

Oui, le même Public ferait un sort à de nouveaux Balzac et reverrait Shakespeare sans se lasser.

Ce n'est pas lui que l'on remplacera par une multitude que l'on voudrait atteindre, et que l'on ne peut atteindre que par lui, qui ne descend pas jusqu'à elle pour s'y confondre, mais qui la draîne derrière lui et lui fait abandonner des œuvres qui ne sont faites pour personne, que la postérité ne retiendra pas, et qui vous ruinent.

# DU BONHEUR

J'entends souvent parler d'un homme dont ce n'est pas la profession d'imaginer. Il est, comme on dit, dans les affaires, il va chaque matin à son bureau ; il n'en sort que le soir, et, le soir, il mange et se couche de bonne heure pour recommencer tous les jours. Il pourrait dire qu'il est malheureux parce que sa vie est uniforme :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Mais les joies qui lui manquent, il les rêve et se donne deux heures par jour pour y rêver. C'est quand il a pris son déjeuner à la hâte, dans un lieu où vient peu de monde, qu'enfin il est allé s'asseoir sur un banc de jardin public, et néanmoins d'une solitude presque absolue en ce moment qu'il a choisi.

Il prend alors ses aises, pose son chapeau comme

s'il était dans le monde, et reprend la conversation qu'il avait interrompue la veille avec la Dame de ses pensées, les enfants qu'il en a et dont il surveille l'éducation, leur précepteur, qui est un vieil abbé tout fleuri de Virgile et d'Horace, les amis qu'il reçoit, les domestiques auxquels il donne des ordres en plusieurs idiomes, le jardinier de ses plates-bandes, le garde-chasse de ses bois, le majordome de ses fermages et le receveur des contributions. Car il a l'œil à toutes choses. Il revient même sur un rosier qui n'est jamais taillé à son goût, qui crève de pucerons, et qui devrait faire honneur au nom de sa femme dont il a baptisé les roses. Parfois, il scande un vers latin pour son fils aîné ; puis il change de pied avec impatience pour marquer la mesure à sa fille, qui s'empêtre dans Scarlatti. Il récite les vers avec délices et parfois la pièce entière ; il commente et dispute avec l'abbé, et il s'en retourne, le chapeau de travers, la canne en bâton de chef d'orchestre, et tout bourdonnant de symphonie.

Rien de tout cela n'existe : il l'a inventé, vous dis-je. Depuis des années, ce monde imaginaire vieillit, croît et décroît avec lui. En moins de vingt ans, il sera grand-père, et son fils, qui saura toutes les langues de l'Europe, brillera dans la Carrière : il aurait trop peur qu'un garçon si savant, si « honnête homme », ne périt obscurément et sans donner sa mesure, dans l'état militaire, où il n'y a plus ni hussards, ni lanciers, où les dragons

s'habillent comme tout le monde, où le 18 Brumaire paraît impossible, où il est peut-être indifférent. Il a les mêmes soucis que ceux de la vie réelle : sa femme et ses enfants ont des accidents et des maladies ; il en discute avec les maîtres de la science. Il fait le bien avec profusion autour de lui ; il a la manière de le faire, et il lui arrive de verser des larmes qui le forcent à tirer son mouchoir, à se moucher honteusement, et qui lui font détourner ou baisser la tête pour n'être pas vu des fâcheux.

Pourtant, c'est l'homme le plus ponctuel et le plus entendu qui soit dans sa partie : devant son bureau il n'a plus de ces distractions. Rentré chez lui, c'est un célibataire dont l'appartement est en désordre, qui ne revêt que trois costumes par an et les fait durer dans l'année qui suit pour les porter quand il pleut ; qui va médiocrement chaussé et dont les talons ne sont pas égaux ; qui ne dépense rien parce qu'il n'a rien et qu'il ne cherche pas d'y ajouter. Il se prépare lui-même du cacao sur un réchaud qu'il inonde invariablement. Il trempe dans ce modeste sustentement un pain sans amertume ni fraîcheur, et il lit la gazette pour dormir. Il n'a pas non plus de maîtresse ; le dimanche, il fume un cigare qui lui donne des quintes de toux. Quand vient la belle saison, il ne prend pas de vacances et reste à Paris.

Cet homme est-il un sage ? On me répondra non, parce qu'il n'a pas le sens commun, qu'il n'a

pas élevé de famille, qu'il est égoïste. D'aucuns, plus indulgents, diront que c'est un poète, une sorte de fou innocent et paisible. La plupart le traiteront de *minus habens* en une seule syllabe et se tiendront quittes avec lui.

C'est à dessein que j'ai choisi cet exemple qui n'est pas unique, qui représente des milliers d'individus que le sort n'a point comblés, à qui les agréments, la séduction, la hardiesse ou la confiance ont fait défaut pour trouver une compagne, ou la fortune la plus médiocre pour rendre un ménage heureux, sans parler de l'ambition légitime d'élever au-dessus de soi ses enfants. Après tout, les raisons importent peu ou nous entraîneraient trop loin : ce dessein suscite un contraste, celui d'un homme dans la même situation matérielle et le même abandon, qui ne serait que révolte, aigreur, malveillance ; qui trouverait que la société est mal faite parce qu'elle n'a pas comblé ses désirs ; un homme, enfin, qui oublierait ou ne saurait pas que l'imagination fut donnée à l'homme pour corriger la fortune, satisfaire à des aspirations qui dépassent sa chance ou ses moyens, et ne sont peut-être pas de son rang, comme on eût dit autrefois... Un tel homme, ou de tels hommes, car ils représentent la majeure partie de l'univers, grossissent à l'envi ce qu'ils appellent le malheur de leur état. Ils vivent dans une demi-cécité qui les rapproche de cet objet et le leur fait paraître disproportionné, jusqu'au jour où ils en deviennent

complètement aveugles, et, d'aveugles, enragés.

« *J'ai veu*, dit Montaigne, qui raconte l'histoire de Celius devenu podagre pour avoir contrefait le goutteux, *j'ai veu, en quelque lieu d'Appian... une pareille histoire d'un qui, voulant eschapper aux prescriptions des triumvirs de Rome, pour se desrober à la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient... de contrefaire le borgne : quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il se trouva que sa veue estoit effectuellement perdue sous ce masque... Lisant chez Froissart le vœu d'une troupe de jeunes gentilshommes anglois, de porter l'œil gauche bandé, jusqu'à ce qu'ils eussent passé en France et exploité quelque faict d'armes sur nous, je me suis souvent chatouillé de ce pensement qu'il leur eust prins comme à ces aultres, et qu'ils se feussent trouvés tout esborgnez au reveoir des maistresses pour lesquelles ils avoient faict l'entreprinse.* »

Ce bonheur, que nous désirons réaliser et qui nous aveugle, n'est pas nécessaire, et je voudrais que l'on écrivît en lettres d'or sur les monuments publics, au lieu d'une formule dont personne n'est pénétré, celle-ci qui nous pénétrerait peut-être davantage, parce qu'elle entrerait par la pointe de l'ironie : « Le Bonheur n'est pas nécessaire a l'Homme. » Il n'est pas nécessaire du fait qu'il ne se rencontre pas chez ceux mêmes qui en ont l'apparence, mais qui se plaignent comme les autres

de la condition humaine, où les souhaits ne sont pas exaucés dans l'instant qu'on les formule. On entend rarement les hommes se plaindre, aujourd'hui, de n'avoir pas à manger, de n'avoir où dormir, ce qui est proprement nécessaire. Quant au reste, c'est ce que mon héros se borne à imaginer et que ceux qui ne sont pas poètes veulent toucher de la main, ou plutôt acquérir par le poing fermé, au risque d'ébranler, de ruiner le fragile édifice de l'Univers.

Ce bonheur n'est pas même défini, parce que les poètes seuls savent tout définir dans les bornes restreintes que l'art impose à la pensée et à l'expression. Qui ne veut pas rêver dans le vague doit procéder de même, c'est-à-dire donner une suite logique et quotidienne à la rêverie, la remettre cent fois en cause, sinon sur le métier, et ne pas s'égarer au delà du domaine que l'on accroît par la patience et la contention de l'esprit. C'est un travail, un art que de rêver ainsi ; ce n'est déjà plus ce que l'on appelle *rêver* au sens péjoratif que l'on donne à ce verbe, quand la pensée s'effiloche et flotte aux vents incertains. Telle est la rêverie des pauvres humains qui désertent les campagnes pour des vœux imprécis, qui leur représentent des bals, que l'on prononce *dancings*, des fêtes, des spectacles, des amours, des contentements, des conforts, des orgies, peut-être, et qui viennent végéter ici en des conditions qu'un valet de ferme n'eût pas acceptées sur leur terroir. La colère

les saisit un jour et les assemble contre les autres, qui paraissent prétendre au monopole du Bonheur. Cependant, dit encore Montaigne : *Nous nous fourvoyons de nous-mesmes... Ne cherchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté dans nos entrailles, et cela mesme que nous ne sentons pas estre malade nous rend la guarison plus malaysée... Si avons nous une très doulce médecine, que la philosophie ; car, des aultres, on n'en sent le plaisir qu'après la guarison ; ceste cy plaist et guarit ensemble.*

J'ai feint de croire que l'on me répondrait par le manque de sens commun, autrement dit le bon sens. Mais le bon sens ne sert de rien à l'homme qui s'élève au-dessus de l'animal, lequel a du bon sens pour remplir les quelques fonctions qui lui assurent la vie. Dans l'espèce humaine, le bon sens convient aux sots. Si les hommes n'avaient eu que du bon sens, ils n'auraient inventé ni les arts, qui les consolent, ni les sciences, qui procèdent de l'imagination et dont le vulgaire ne voit pas la féerie. Le bon sens eût rejeté la science comme une chose astronomique hors de sa portée, de même qu'il rejette la révélation, base des religions et des philosophies qui ont affiné les sociétés.

Que manque-t-il donc à mon rêveur pour ne point pécher contre le fameux bon sens ? De prendre une plume, d'écrire le roman qu'il rêve inlassablement pour son usage. Mais c'est une autre paire de manches, aurait dit Buffon ; nous sommes

environ trois mille qui en savons quelque chose et pour qui réaliser la rêverie sur le papier n'est pas toujours le Bonheur.

Voilà donc un homme qui a trouvé le secret d'être heureux sans attenter à quoi que ce soit, ni à personne ! Que n'existe-t-il un enseignement officiel du Bonheur, tel que celui-ci l'a conçu ! Hélas ! il se trouverait encore des cuistres, des énergumènes brevetés pour couper les ailes aux rêveurs et y substituer des ailes de cire qui fondraient au soleil de la divine Raison. Pour parler comme Montaigne, je me chatouille de ce pensement pour me demander si l'on ne l'a pas déjà fait, et si des coquecigrues à forme humaine ne vont pas nous tomber sur la tête, avec leur barda et leurs chaussettes à clous...

# DES POÈTES

On entend dire à certains critiques : « Il n'y a plus de poètes ! » C'est que ces critiques ne les fréquentent pas, qu'ils les ignorent, et que, peut-être, ils ne les connaissent pas.

C'est un monde fermé que celui des poètes ; une province à part, un vase d'élection, qui ne communique pas avec les autres. Là, pourtant, s'élaborent les réputations des écrivains et des artistes ; là se défont les fausses gloires, tonnantes et sillonnées d'éclairs ; il n'en reste que des vapeurs, des fantômes innocents, des murmures, et parfois rien — le silence. Il faut donc que ce vase d'élection laisse filtrer ses jugements, comme un éther subtil qui traverse le cristal, car ils finissent par transpirer, par imprégner tout un peuple, quelquefois après plusieurs lustres. On croit que la Nation s'est reprise, que l'esprit critique a triomphé de la mode : non, ce sont les poètes qui ont parlé entre

eux, qui ont abattu les superbes et qui ont exalté les humbles. Ainsi se sont faites les réputations de Nerval, de Baudelaire, de Verlaine, de Rimbaud, de Laforgue, de Mallarmé, de Jean Moréas, de Maurice Du Plessys, de Guillaume Apollinaire, et d'autres, qui sont encore vivants ; ainsi se sont défaites celles de Sully-Prudhomme, de François Coppée, d'Henri de Bornier, de José-Maria de Hérédia, de Catulle Mendès, d'Edmond Rostand, et même d'Albert Samain. Les gloires qui restent sont révisibles ; c'est pour en réduire encore quelques-unes, afin que la Postérité ne soit pas embarrassée dans son choix.

Combien sont-ils ? Ils sont Dix, comme à Venise ; ils sont vingt-cinq ou trente. Ils sont peu. Mais combien sont ceux qui les écoutent, et qui, dans cette province indépendante, acceptent leurs arrêts sans discussion, comme s'ils y étaient préparés, et les propagent alentour, mystère ! Ces derniers, ce sont des jeunes gens qui enivrent de poésie le poète qui doit mourir en leur sein et à qui l'homme doit survivre. Ils approchent ou n'approchent pas les poètes dont je parle, et il importe peu, car tout poète véritable trouve en quelqu'un sa secrète résonance ; elle y explose comme la Grâce, et comme elle à des degrés divers. C'est aussi une télépathie que personne n'explique ni n'expliquera jamais.

Le critique ne découvre pas un poète : il vit depuis longtemps à découvert parmi les siens, Son

nom et ses vers sont sur leurs lèvres. Mais quand le critique annonce au monde qu'il a découvert un poète, d'autres réputations s'élaborent en secret, et le nouveau venu qui va recevoir sur la scène publique les applaudissements et les couronnes est déjà mûr pour la flétrissure : la servilité, la richesse et l'embonpoint, quand ce ne sont pas les académies...

*
* *

Ne dites donc pas : « Il n'y a plus de poètes ! » Il y en eut, il y en aura toujours. Mais il est des temps où ils se cachent davantage, où leur province hérisse ses frontières, où ils s'exilent au fond d'une Thébaïde de solitude. Notre époque compte, au contraire, nombre d'excellents poètes, des poètes peu pressés de se montrer, pareils à de belles femmes avides de plaire, qui ne sauraient, toutefois, dépouiller leurs voiles devant un aréopage de savetiers tout englués de politique, de questions sociales, de révolution et contre-révolution, de morale, de conformisme et d'hygiène publique ; de quidams, enfin, qui pensent occuper les loisirs du peuple avec le « camping », le « football », et autres « sports » aux noms anglo-saxons, lesquels n'évoquent rien que la peine et le sacrifice du véritable loisir. Le poète s'adresse à des gens qui ne font rien, ou semblent ne rien faire, à des rêveurs pareils à lui, qui s'écartent pour écouter

battre leur cœur dans le silence, et qui s'écartent non seulement de la foule, mais encore de ce qui est bassement humain : outre la haine et l'envie, le souci exagéré de jouir et de manger. Les plus grands poètes sont ceux des siècles où l'on mangeait le moins, où le fameux confort de nos jours n'existait pas, et dont les riches eux-mêmes n'avaient qu'une idée confuse ; où la vie était précaire et toujours menacée, où Le Tasse écrivait en prison. Tout homme convaincu de poésie devrait y être traîné, entre cinquante baïonnettes honorables, et nourri d'amertume, aux frais de l'Etat, la liberté étant dangereuse pour tout le monde, à commencer par le génie. Les plus beaux vers sont ceux qui aspirent à la solitude : ce sont parmi les plus beaux de Racine — « Ah ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts... » — les plus émouvants d'Alfred de Vigny, dans *Moïse* et la *Maison du Berger* — « Mon Dieu, qui m'avez fait puissant et solitaire, laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre » — « Les longs pays muets devant nous s'étendront ; » — et peut-être les plus beaux de Lamartine et de Victor Hugo, avec le *Lac*, le *Vallon*, et la *Tristesse d'Olympio*. Le meilleur de Villon, de Chénier, de Verlaine, n'est-il pas écrit en prison, fruit précieux de la solitude ?

Des gens qui ne peuvent plus rester seuls sous la lampe, dans leurs appartements modernes, ou leurs châteaux vides de bibliothèques, ne sont pas faits

pour écouter et comprendre la poésie. Des gens, des jeunes gens caporalisés, qui s'en vont coiffés d'un chapeau du Far-West, armés d'un coutelas à tire-bouchon et d'une demi-pique, et chaussés en montagnards pour parcourir la plaine de Montmorency, sont hermétiquement clos aux accords assourdis des *Romances sans paroles*, à tout ce qui nous jetait la nuit sur les routes, pour déclamer en pleurant une page de Pascal, tout incendiée de l'Amour divin, ou la somptueuse préface d'*Atala*, ou la *Colère de Samson*, ou la *Fille de Jephté*, ou des scènes d'*Iphigénie*.

*
* *

La poésie est le pain de la solitude, de l'amour et de la détresse. Où populo, pressé à la terrasse d'infâmes bistros, copiés sur ceux des bourgeois, entend chanter des nègres en américain, que ceux qui savent l'anglais de Shelley et de Keats ne comprennent pas ; où la classe encore aisée écoute avec ravissement de soi-disant chansons dépourvues de refrain, de style et de prosodie, propices à une musique enfantine, mais d'une fausse naïveté, il n'y a pas de place pour la poésie, celle qui chantait dans les guinguettes et les vide-bouteilles, avec les poètes anonymes de la poésie populaire. A plus forte raison pour la poésie lyrique et l'Elégie. Et que vont chercher à Megève les skieurs et les skieuses, ô toi, chantre de Milly ; et toi, Gessner.

qui renouvelas l'Idylle antique, et toi Jean-Jacques, qui fus poète en prose avant René, ton élève ? Et qui se soucie de la poésie sur les plages de la Manche, de l'Atlantique, de la Méditerranée ? Quel autre souci que celui de cuire d'affreux derrières rangés au soleil en mâchant du *chewing-gum*, ou de se promener en des tenues extravagantes et dérisoires, sous les pins d'Athys et de Cybèle ?

Pas de place pour la poésie au sein de ces loisirs ! Mais en est-il sur la scène des théâtres où la poésie est frelatée depuis des temps immémoriaux, avec la complicité de la presse du soir et du matin ? Si parfois elle s'y faufile, le public ébahi ne la comprend plus et la pièce tombe sans fracas ! Qu'en dis-tu, Supervielle, et toi Neveu, qui fis retentir les cors d'Apollinaire au *Théâtre de l'Avenue* ?...

Parlerai-je du cinéma, où, sans les « producteurs » anciens marchands de saucissons, on aurait pu réaliser la poésie même, la suivre dans ses méandres, ses envols déconcertants, ses brusques changements de décors, ses féeries, ses prodiges ? Inutile ! On vous répond par Charlot, qui est à un poète ce que Scarron est à Virgile : un parodiste.

*
* *

Quelques journaux publient des vers sous cette rubrique : *Le Coin des poètes*. Ils ont droit à un coin de balayures et de crottes de chiens ; mais le

politicien s'étale en première colonne, à côté du *zigoto* qui a *sonné* son rival ou *piqué* sa maîtresse. Suivent les élucubrations des sociologues, des Cassandres de la politique étrangère, puis le feuilleton policier, poésie des âmes de valets.

Ce n'est pas un procès que je fais ici, mais une constatation, pour en revenir au début de ce discours : que les poètes se sont retirés plus que jamais de la scène du monde, où ils n'ont plus que faire, et qu'il est malaisé de les découvrir.

*
* *

Qu'attendriez-vous des poètes modernes ? Je crois vous entendre : les accents de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, peut-être même la « sauvage harmonie » des concerts de Byron. Mais, dégoûtés jusqu'à l'écœurement d'une foule ivre de bavards et de farceurs, ils ont, pour la plupart, raffiné sur eux-mêmes, pour se rendre inintelligibles à qui n'a pas commerce intime avec les Muses. Les uns se servent d'un style à facettes qui réfléchit les couleurs du prisme, et ces couleurs ont des sons. Vous souriez : pourtant, les classiques n'écrivaient guère autrement ; ils donnaient seulement à leurs poèmes une apparence de simplicité voisine de la prose, afin d'être entendus d'un public plus familier que n'est le nôtre avec les Lettres et les choses de l'esprit. D'autres, remontant aux sources de la langue et de la prosodie, défendent

l'accès du jardin mystique à ceux qu'ils ne jugent pas dignes d'entrer, parce qu'ils parlent une langue amorphe, que plus de cinquante ans de presse démagogique et d'instruction primaire ont mise dans l'état où elle est. Vous souriez encore, mais, après La Bruyère, qui regrettait *isnel* et maints autres mots anciens condamnés par Vaugelas et l'usage de la cour, Chateaubriand a dressé le catalogue des mots remis à flot par les romantiques, et qu'il dit être environ deux cents, de quoi personne ne se doute aujourd'hui. Ce ne serait pas assez de la langue ; ils se recommandent encore de la raison et du goût foncièrement français ; et s'ils se sont réfugiés dans l'archaïsme, c'est comme dans un musée provincial de tapisseries, de costumes, de rouets et de cornemuses, où les Fées, les Preux et les Preuses de Chrestien de Troyes, les bergers des *Noëls Bourguignons*, de Bernard de La Monnoye, ont élu domicile.

Mais tout cela n'est qu'une pause... Il arrivera bien, un jour, où la société de financiers, d'agioteurs, de cabotins, de politiques, de journalistes marrons qu'est la nôtre, s'effondrera, et ce jour n'est pas loin. Tout retournera à la simplicité ; chacun rentrera chez soi parce que l'argent fera défaut — exécrable soif de l'or ! — que l'ère du lucre sera close, et que tout être s'apercevra qu'il porte un cœur dans sa poitrine, un cœur avide de consolation, et qui voudrait avoir des ailes pour

s'enfuir de la cage de chair et d'os où la Nature l'a placé. *Mon cœur s'envole, vole mon cœur, vole !* », disent les refrains des vieilles chansons. C'est alors que les ménétriers, dont vous niez l'existence, feront entendre ces airs magiques qui seuls ont le pouvoir de donner des ailes à des cœurs bien nés ; et chacun y mettra du sien, l'un pour écouter, l'autre pour accorder sa viole. Et vous retrouverez l'abondance de Hugo, de Musset, de Lamartine, que vous paraissez opposer à ces poètes que vous ne pouvez pas connaître, parce que vous êtes sollicités par les images de la réclame et de l'ostentation, qui sont à la mesure d'une ère monstrueuse.

Oui, il importe que les décors et les circonstances de la vie changent, que les faux-semblants disparaissent pour que l'attention soit ramenée vers la véritable poésie, qui est, à proprement parler, la civilisation et l'honneur de l'humanité. Autrement, dans un monde truqué de cinémas, d'affiches lumineuses, de vitesse, d'hommes roulants et volants, de sophistes et de pécune, dans un monde où triomphe Simon-Mage, la poésie est une dérision, et je me redis avec Mathurin Regnier :

« Inutile science, ingrate et méprisée,
« Qui sert de fable aux grands, au peuple de risée ! »

# DU ROMAN HISTORIQUE

On lit, de temps à autre, l'on entend dire, plus souvent encore, que le roman historique est un genre faux. La plupart des lecteurs ou des auditeurs opinent du bonnet ou ne sont pas loin de partager cet avis. Quelques-uns, pourtant, courbent les épaules : ils aiment en secret le genre faux, ils ont mauvais goût ; ce n'est point de leur faute : ils sont ainsi faits, et c'est un vice inavouable. S'ils osaient, ils répliqueraient par le vers de Musset : *Vive le mélodrame où Margot a pleuré !* Mais le mélodrame est également condamné, et le mélodrame n'est pas de l'Histoire.

Il peut en être : que sont les drames historiques de Shakespeare, sinon des mélodrames ? Que sont la *Tour de Nesles* et le *Bossu*, sinon des mélodrames historiques ? Que sont même les tragédies de Corneille, et, à plus forte raison, celles d'Es-

chyle et d'Euripide, si l'on n'en supprime pas les chœurs, car *mélos* veut dire chant... ?

Si le roman historique est un genre faux toute la littérature est donc fausse depuis Homère et Virgile. Mais, sans remonter si haut, toute la littérature française est fausse jusqu'au naturalisme. C'est une frontière que j'assigne à l'erreur, parce qu'il me paraît probable que le premier qui ait parlé de genre faux en cette occurrence fut un critique ou un romancier naturaliste. Il visait, sans aucun doute, les romans historiques de Dumas père et de ses successeurs attardés.

Or, qu'est-ce que le roman historique de Dumas, sinon le roman ou poème historique mis en prose ? Et quand je parle du roman historique, c'est du cycle arthurien que je veux parler, et même de tous les cycles français, qui sont des romans en vers. On sait que le mot *roman* s'applique aux poèmes écrits en langue romane, par opposition aux ouvrages, aux poèmes, aux traités écrits en langue latine. Le roman est donc le premier essai de littérature populaire en langue vulgaire, et les romans étaient *historiques*.

Pendant longtemps les romans furent écrits en vers. Comme on se lasse de tout et que l'on voulait atteindre un public plus étendu, de plus en plus populaire, on traduisit, on imita en prose les romans en vers de Chrestien de Troyes, on en amplifia la matière et les péripéties ; on s'y prit de la même façon pour les œuvres similaires et l'on eut en

prose les romans de la Table Ronde. Plus tard, et retour d'Espagne, cela s'appela les *Amadis*. J'ai choisi cet exemple entre tant d'autres, parce que rien n'est plus près des *Amadis* que les romans historiques de Dumas, la *Reine Margot*, les *Trois Mousquetaires*, les *Quarante-Cinq*, le *Chevalier de Maison-Rouge*. Ils en sont les héritiers directs, de même que les romans courtois du cycle d'Arthur étaient les héritiers des chansons de gestes à des degrés plus éloignés.

Le cycle arthurien, par ses adaptateurs et ses traducteurs, était encore en vogue au XIX^e^ siècle, et non pas en vogue parmi les antiquaires et les lettrés, mais bien dans les classes bourgeoise et populaire, comme en témoignent, outre les éditions de Paulin Paris, les publications en fascicules d'Alfred Delveau et les livrets de colportage illustrés par Georgin. L'atelier, l'office et la chaumière se passionnaient pour les aventures de Tristan-le-Léonois, comme les châtelaines et les dames de la cour s'étaient passionnées pour les mêmes romans d'amour et d'aventure de Chrestien de Troyes. Mais que l'on n'imagine pas qu'il y ait eu solution de continuité entre la vogue de ces ouvrages au XVII^e^ siècle, par exemple, où Lulli mettait en musique le livret d'*Amadis*, de Quinault, où Cervantès écrivait *Don Quichotte*, et les premiers temps du romantisme, grand exhumateur des « âges d'or et de foi ». Le XVIII^e^ siècle lui-même, déjà contaminé de réalisme et de naturalisme

avec le Comte de Caylus, Diderot et Rétif de la Bretonne, avait remis à neuf les *Amadis* sous le pinceau doré du Comte de Tressan, et cela nous valut le style troubadour.

Dumas n'eut donc qu'à renouveler les moules. Mais il y coula la même matière. Il connaissait trop l'esprit du public pour changer autre chose que l'apparence ; et s'il rajeunit le costume, il garda toutefois le panache et l'épée. Ainsi donc, depuis sept cents ans, c'est-à-dire depuis Chrestien de Troyes, que j'ai pris pour exemple unique, de peur d'être prolixe, la France, l'Italie, l'Espagne, le monde civilisé s'était nourri d'un genre faux, un genre d'où étaient bannies l'observation et la psychologie, et cela du fait d'une définition : *roman historique* ? La *Princesse de Clèves*, elle-même, qui procède du roman historique, puisque l'action s'en situe sous Henri IV, était pourtant épargnée. Cela revient à dire que le talent peut animer des fantoches maniés et remaniés par les historiens, les mémorialistes, les costumiers, les peintres, les dessinateurs ; que l'auteur d'un roman historique peut faire corps avec ses héros, et que les péripéties peuvent être fonction de personnages « vivants », soumis aux passions de l'éternelle humanité.

On a dénié à Dumas la vérité historique. Mais, pour ceux qui ont lu de près les mémoires, qui ont fouillé les Archives, nul ne s'écarte moins de l'Histoire. Il la connaît dans ses plus petits détails aussi bien que dans ses grandes lignes, et c'est par

lui que le peuple et la bourgeoisie l'ont apprise. On devrait encore la faire lire aux enfants, et dans les écoles, non seulement pour leur donner la connaissance des modes, des armes, des intérieurs, qui constituent le vestiaire de l'Histoire, mais encore des *hommes*, car on ne s'est pas passionné pour des poupées de son.

Ce que je dis de Dumas, on le pourrait dire de Walter Scott avec de plus grands éloges, d'abord parce que c'est un maître de la prose anglaise, ensuite parce que c'est le maître de Balzac. L'auteur de la *Comédie Humaine* l'a maintes et maintes fois proclamé. Mais le maître du genre faux au XIXe siècle est encore le père d'un écrivain contemporain, Stevenson, qui doit aux *Contes Fantastiques* du grand Ecossais l'atmosphère et les procédés du *Maître de Balentree* et de l'*Ile au Trésor*, autres romans historiques, dont les sources historiques sont dans le P. Labat, Œxemelin et l'Allemand Archenholtz.

Je m'excuse de ce petit crochet qui m'éloigne de Balzac. Comme les époques voisines tendent à se confondre avec le recul, on est porté à croire aujourd'hui que Balzac a dépeint la société de son temps. Il a pourtant pris la peine d'avertir ses lecteurs qu'il avait voulu ressusciter une ère de transition qui succéda à la chute de l'Empire et qui constituait une société en voie de disparaître. Dans ce plan peu rigoureux, mais qui ressortit à l'histoire, il a fait entrer de véritables romans ou nou-

velles historiques, comme *Catherine de Médicis*, *les Censi*, la *Princesse de Cadignan*, *Un Episode sous la Terreur*, les *Chouans*, le *Colonel Chabert*, et maints autres ouvrages, menus ou considérables, dont la liste serait fastidieuse.

On ne peut dire que Balzac ait passé sa vie à exploiter un genre faux, qu'il ait dépensé son génie à vêtir et dévêtir des personnages guindés, aux aventures invraisemblables, dans des milieux qu'il ne connaissait pas, qu'il ne pouvait plus connaître. Car c'est là le plus grand reproche que l'on ait adressé au genre historique et à la tragédie classique, comme s'il était plus facile, ou plus naturel d'incarner *Cromwell* que *Cinna* ou *Britannicus* ; comme si *Cromwell* ou *Don César de Bazan* n'étaient pas, au même titre que ces dernières, des pièces historiques ! Mais, à propos d'Hugo, dans quel genre plus ou moins faux range-t-on *Notre-Dame de Paris* et *Quatre-Vingt-Treize* ?

Si l'on passe à Flaubert, après avoir cité Vigny, Théophile Gautier, Mérimée et Barbey, celui-ci toujours attardé à sa fabuleuse jeunesse, que dira-t-on de *Salammbô*, type même du roman historique, avec le souci extrême des reconstitutions, du document pourchassé jusque dans les voyages, avec la manie de l'antiquaille sculptée, frappée, peinte ou écrite ? Que dira-t-on de la *Tentation de Saint Antoine*, dont la philosophie habille assez sommairement un Hérodote traduit par le vieux Pierre Saliat ? Et, plus près de nous, que dira-t-on d'un

écrivain considérable, d'un Paul Adam sombré dans un injuste oubli ? La *Ruse*, la *Force*, la *Bataille d'Ultz* seraient des œuvres étouffées par le document, où l'air ne circule pas, où la personnalité de l'auteur n'apparaît pas, où la langue n'offre ni surprise ni vigueur, où l'observation et la connaissance des hommes n'ont point de part ? Romans historiques, pourtant !...

Je ne pousserai pas plus loin les exemples, les investigations ; c'est un moment d'humeur qui fait sauter quelques bijoux sur une table, le temps même de leur scintillement. Mais j'en reviens, pour conclure, à mon point de départ : que la majeure partie des Lettres anciennes et modernes procède de l'Histoire, laquelle n'est pas incompatible avec la vie, et que le dédain du roman historique ne prouve que l'ignorance ou le manque de jugement. Manque de jugement : le même qui fit confondre la tragédie classique avec les médiocres imitations du XVIII^e siècle et les platitudes de l'Empire et de la Restauration. Ces mornes poussières retombèrent sur la Tragédie pour l'ensevelir. Genre faux, cette fois, parce que ses versificateurs écrivaient faux, dans les limites de règles étroites, que le génie de Racine avait su déborder, pareil à une mer de vapeurs parfumées, sans en jeter les frêles colonnes à la renverse. Quelques romans historiques ont fait crier de même au genre faux, genre éminemment national ! Un écervelé, malgré tant d'exemples glorieux, n'a-t-il pas osé dire que le Français

n'avait pas la tête épique ? L'ancien Boulevard s'était emparé de ce mot. Il fleurissait, de temps à autre, les journaux d'une églantine de fête foraine, et le monocle d'Aurélien Sholl jetait un éclair de finesse et de satisfaction...

# ENTRE LES CLOUS

Jamais l'on n'a vu une époque aussi bête. La Presse est sa marâtre, la Politique son père ivrogne — je m'excuse, on dit bien *Le Normandie*... — Alors, voici un peuple, jadis l'enfant le plus spirituel de la terre, qui est devenu complètement idiot. Il en est à ne plus pouvoir traverser les rues sans dommage. D'autre part, ceux qui l'empêchent de passer ne sont pas plus intelligents. Alors, on a fait des chemins pour le passage des idiots. Cela s'appelle : *Entre les clous*. Celui qui ne passe pas entre les clous n'est pas encore puni de mort, mais il est passible d'une amende, on s'en tient généralement à une observation assez forte.

Tout ce qui se passe dans le domaine de la vie matérielle n'a pas une importance qu'il faille considérer. Mais, le plus grave, c'est que dans le domaine du plan moral nous dussions aussi marcher *entre les clous*. Je veux dire que chacun est tenu

d'avoir une opinion, n'importe laquelle, de marcher, enfin, *entre les clous*. Si vous allez au hasard, comme Montaigne, la foule vous tombe dessus, vous bat, vous engueule. Qu'est-ce que c'est que cet individu qui ne marche pas *entre des clous* ?

Mais qui donc engueule celui qui ne marche pas *entre les clous* ? Ceux des *clous* de droite, et ceux des *clous* de gauche. A-t-on idée d'un individu qui ne prend ni le chemin de droite ni le chemin de gauche ? L'un et l'autre s'unissent pour le vitupérer : « *Marchez entre les clous !* »

Si la droite vous voit aller dans le sentier de gauche, vous êtes un homme classable. Elle vous vénère dans une certaine mesure. La gauche en fait autant si vous passez à la droite. Malheur, cependant... Je l'ai déjà dit, excusez-moi ! Mais vous devenez un aristocrate, un crâneur, un *libertin* pour ceux qui croient ; un *libertin* pour ceux qui ne croient pas. Encore que ceux qui croient aient la foi, et que ceux qui ne croient pas, etc... Néanmoins, qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? ENTRE LES CLOUS, que l'on vous dit, ENTRE LES CLOUS !...

Comme il est difficile d'être simplement un homme, un homme de bien, un honnête homme ! Ni Villon, ni Rabelais, ni La Fontaine, ni Molière ne marchaient *entre les clous* ; ni Aristophane, ni Voltaire, ni Musset, ni Byron, ni Hugo, ni Verlaine, ni Barbey d'Aurevilly, ni Bloy, ni tant d'autres, qui, à titres divers, et dans les convictions les plus

opposées, ont fait la gloire de la pensée et de la littérature françaises. Et ni Pascal, ni Descartes n'ont marché *entre les clous*. Que dis-je ? Jésus, Lui-même, marchait-il *entre les clous* ? Mais on l'y a fait marcher. Et qui, s'il vous plaît ? Les vendeurs du Temple, ses prêtres, ses fidèles, ses passionnés. Il en est, pourtant, dont Il nourrit le cœur de vraie Charité, ceux qui ont hérité Sa doctrine : les pêcheurs de Tibériade, les purs, les pauvres, les doux anarchistes, ceux que l'on peut appeler les *anarchistes modérés*, ceux qui prennent une pomme au voisin, un petit pain au boulanger, ceux qui volent en ne volant rien, ceux qui condamnent la loi du plus fort, ceux qui s'élèvent contre la guerre et pourtant se font tuer ; ceux qui réclament un salaire d'un travail qu'on leur refuse et ne reçoivent qu'une aumône. *Entre les clous* !... Mais ils débordent les clous. Alors, une charge furieuse les rejette sur une place où l'on vous les zigouille avec facilité. Là, il n'y a plus de clous ; ou, du moins, ils ne se voient plus : la Place est trop vaste, trop grande...

O vous tous qui criez, qui chargez, qui fusillez, il est vraiment des clous, des chemins de clous, par le vaste monde ; mais ce ne sont pas *vos clous* ! Ce sont des clous d'or que ne voient ni les chauffards, ni les flics, et qui mènent à la vraie félicité.

Ceux qui les voient et qui s'y engagent sont favorisés par la Grâce qu'ils ont reçue en naissant, qu'ils n'ont point apprise, ou qui les touche avec soudaineté. Quarante épées de baleine de l'Acadé-

mie ne les feront point rentrer entre vos clous de fer, vos sinistres clous de fer, non plus que deux mille faquins armés de matraques et de pistolets.

Et puis quoi ? ne marcherait-on ni entre ces clous de fer, ni entre ces clous d'or que l'on aurait le droit de marcher droit devant soi, à l'aventure, à ses risques et périls. Chacun a sa voie mystérieuse qui le mène à la satisfaction ou à l'abîme. On entend bien que je me place sur le plan de l'Art, et que je réclame ici la liberté pour les plus téméraires comme pour les plus sages ; que ce qui me fait éclater, c'est un conformisme universel, d'une niaiserie et d'une intransigeance que l'on n'a jamais connues. Il n'est point question de *clous* dans les *Embarras de Paris*. On aurait eu honte d'avoir inventé cela. Mais toi, République ?...

# L'ÉCOLE DES BEACHES

Pour complaire à de bons amis, j'ai consenti à m'ennuyer. C'était tantôt à Juan-les-Pins, tantôt à Monaco-Beach. Pourquoi *Beach* ? Pourquoi pas *plage* ? Parce qu'aujourd'hui l'on ne dit plus *culotte*, mais *shirt* qui veut dire *chemise*, et les trois-quarts des Français qui ne possèdent aucune langue étrangère, prononceraient *shit*, qui veut dire *m*..... Et ainsi de suite. Ça n'en finirait pas... (Je sais vaguement qu'il s'agit moins de *shirt* que de *short*, mais je n'en suis pas à cela près. Ne me faites pas rater mes effets).

Cette salade de mots anglais, anglo-américains, n'est pas un phénomène linguistique ressortissant à l'occupation, — j'allais écrire l'invasion — mais bien au mercantilisme sordide de nos calicots, bistrots, épiciers et « hosteliers », qui troqueraient leur langue maternelle pour gagner cent sous en zinc. Ils avaient le mot *desport*, qui signifie *plaisir*,

*délassement*, dans la langue romane ; ils ont adopté l'aphérèse pour mieux vendre des *leggins*, des *rackets* de *tennis*, des godasses en *box-calf*, des *coktails*, des *mixed-grill* et des *caps*, qu'ils écrivent *capes* et mettent au féminin, etc., etc... *Sport*, il est vrai, vous donne un air illuminé, vous fait sortir les yeux de la tête et gonfler les muscles, surtout quand on n'en a pas, tandis que *desport* vous a un petit air souriant et gentil, un petit air mignard qui ne convient pas à des costauds.

J'ai donc vu à Juan-les-Pins et Monaco-Beach des gens à poil qui avaient pris un air sacerdotal, celui des imbéciles qui écoutent une sonate réputée, ou contemplent un navet du Salon, — le vrai, pas le nôtre. Eux se croyaient sans doute au temps de Périclès, devant la mer Ionienne : ils étaient la Beauté selon la formule Pierre Louÿs, la Force et la Liberté. Leur illusion collective était si grande que personne ne pouffait de rire ou ne baissait les yeux de pitié devant un malheureux petit bossu qui gigotait dans la flotte, le poil des cuisses surnageant alentour comme des algues, un pneu au col pour n'être pas ravi par les filles de Poseïdon. C'était pourtant le mieux à faire — à laisser faire. Je t'eusse aimé parlant des Muses, ou sanglotant de passion refrénée, ou te moquant finalement des autres, Esope, Ami des Dieux !...

Les « dames » montraient des fesses en crêpe de Chine, des coussins de chair débordant sous les bras et des aisselles passées à la pierre ponce. Et

j'imaginais des escalopes de veau, écœurantes de fadeur et bonnes à vendre chez les pharmaciens, entourées de papier-cristal, comme des brosses à dents aseptisées. Les hommes affichaient des bras et des jambes en tuyaux de pipe, des omoplates saillantes, des genoux cagneux, des poitrines de pions ou de charcutiers, des échines en cordes à nœuds et... des lunettes. Ce n'est pas eux que le *sport* embellira, si, tel qu'ils le conçoivent, il a jamais embelli personne !

La plupart, « bétail pensif sur le sable couché », la face ou le dos vers le ciel, semblaient méditer profondément. Mais croyez que leur silence pythagoricien ne favorisait ni la perception de la musique des sphères, ni la communion de l'âme avec le démon socratique, ni le recueillement religieux devant la Nature, ni rien qui approchât la pensée de près ou de loin. Chacun nourrissait avec impatience la même idée fixe : être plus bronzé que son voisin ; et chaque femme s'entrevoyait décolletée jusques au bas du dos, dans un des premiers dîners de la rentrée : *Je suis noire, donc je suis belle* !...

Un ennui mortel planait sur ces désœuvrés. Il n'était que l'évaporation de leur ennui même, lequel montait dans l'azur avec la sueur et les mixtures que l'on baptise parfums, l'*Eclador* éthéré pour les ongles, le *palm-olive* et le « tabac-

goût-américain », fait de poussière de manège. Cependant, les dauphins de caoutchouc flottaient sur la mer violette. Les vrais étaient au large, où ils reparlaient avec regret de la fable d'Arion...

A Monaco-Beach comme à Menton, les mêmes gens regardaient cinq ou six figurants stipendiés se jeter dans une piscine à deux pas de la mer ! Un jazz ajoutait encore à la mélancolie funèbre qui s'étend de Bandol à la frontière d'Italie. De temps à autre, le saxophone s'arrêtait de jouer, et ce merlan pommadé, penchant la tête comme il l'a vu faire aux nègres authentiques qui ont souffert de convulsions dans leur enfance, régalait l'auditoire d'une chanson d'outre-Atlantique, à laquelle personne ne comprenait rien. !...

A deux pas, ai-je dit, la mer tonnante et majestueuse, qui s'élevait et s'abaissait comme le ventre du Monde... Mais ils ne regardaient ni la mer, ni l'alcyon béni, sublime et dédaigneux, qui planait au-dessus d'elle et conversait avec les Anges, sa petite tête tournée vers l'un ou vers l'autre, seulement plusieurs tonnes d'eau mêlées à 50 % d'urine, à quoi s'ajoutait une proportion inconnue mais débordante de gonocoques et de tréponèmes. Moi qui hais la guerre, mais qui suis d'une longue lignée de soldats, j'eusse aimé qu'un clairon secouât toute cette chiennaille aux épaules et l'envoyât affronter les grenades et les baïonnettes, dans un pays où les blancs et les noirs commençaient de s'étriper. Je l'eusse entraînée à la mort, une canne

à la main. Un *stick*, pardon !... On fait du *sport*, ou l'on n'en fait pas. Mais vous ne valez même pas ça, fleurs de nave, zéros du café-crème, du jus de tomates, du *lemon-squash* et du quart-Vittel ; vous qui revêtez en ville la vareuse du débardeur et du marin, ou la salopette du mécano, insultant ainsi au travail par les travestis dérisoires de l'oisiveté !

Ces gens à poil, qui ne pensent à rien, ont eu pourtant une idée initiale. Elle leur a poussé sous les fesses, comme une graine oubliée dans un pli de rond-de-cuir. C'était sans doute dans un bureau du lundi, lendemain d'une visite au Louvre : Réaliser l'Art !... Car, en somme, ces sculpteurs hellènes, latins, égyptiens s'étaient bien servis de modèles vivants !... Le soir, après un regard dans l'armoire à glace, ils s'étaient vus avec leurs épouses en puissance d'imiter peinture et statuaire. Puis ils avaient réveillé, appelé à la rescousse, leur fille et leur petit garçon. Et l'on avait vu que la viande de toute la famille pouvait faire la pige aux Beaux-Arts. Eh ! *vas-y*, l'Hercule Farnèse, la Vénus de Milo, l'Anadyomène, l'Apollon du Belvédère, les mômes de Laocoon !... Quelqu'un n'a-t-il pas dit : que la Nature imite l'Art ?

Non, la Nature n'imite pas l'Art ! C'est bien, en l'espèce, une erreur bourgeoise, pareille à toutes les erreurs de la Bourgeoisie, qui a cru qu'elle pouvait imiter la Monarchie, et qui, en moins de cent cinquante ans, a ruiné tout ce que les siècles avaient amassé d'expérience ,de patience, d'intelligence, de

foi, de labeur, de culture et d'argent. J'oubliais la gaieté, l'insouciance et le stoïcisme, quand il n'y avait plus de place pour les premières.

On n'imite pas l'Art, *même avec un beau corps*, les uns pour réaliser une certitude vaine et prétentieuse, les autres pour savourer, fût-ce à leur insu, l'insolence, la grossièreté, voire la honte de montrer ce qui doit être caché, ce qui doit être caché au nom de la Volupté même, laquelle n'a que faire, d'ailleurs, de l'académisme ; ensuite, au nom de la décence, qui s'accorde avec elle comme une sœur ; enfin, au nom de l'expérience de plusieurs millénaires, sous nos climats. Mais réaliser l'Art, pour y revenir, est la chose la plus bouffonne qui se soit encore vue. L'Art tient un milieu changeant, instable, entre la Nature et la Fantaisie, c'est à la fois l'âme de l'artiste et sa sensualité personnelle, deux choses qui ne se rencontrent qu'en lui, et pour une fois unique au cours des âges. C'est encore une inspiration qui lui vient d'ailleurs, peut-être du Ciel, comme le croyaient Socrate et Platon. La vie est sur un plan, l'art est sur un autre...

Choisissez la plus « belle » servante, montrez-la au bord d'un ruisseau ombragé de ramures, cachez derrière deux vieux saligauds : cela ne ressemblera en rien à *Suzanne*, et vous n'obtiendrez jamais la mystérieuse, la majestueuse sensualité de *Bethsabée*. Essayez de même de *réaliser* Guys, Lautrec, Renoir, Gauguin, et nous vous en dirons des nouvelles... Cela rappelle l'illustre cabotin qui

s'était fait la tête de Bossuet et récitait devant mille crétins béats l'*Oraison funèbre du Grand Condé*. Celui-là blasphémait deux fois, et vous ne vous aperçûtes de rien ! Il n'y avait donc en vous ni cœur ni tripes ? Il n'y avait surtout aucune idée de l'Art. Je vous vois très bien sur les marches de l'*Acropole* récitant avec des hoquets la *Prière* de Renan, vêtus d'un costume mi-civil, mi-ecclésiastique, comme il convient, n'est-ce pas ?...

Mais, pour montrer vos ponants au ralenti, je me suis laissé dire que Monaco-Beach avait dépensé quatre-vingts millions. Quatre-vingts millions, quand cinq cent mille chômeurs ont des trous à leurs culottes ! « Eh bien, direz-vous, qu'ils aillent sans pantalons ! »... Vous donnez si bien l'exemple !

O vous, Camarades mineurs, hommes de *sport*, les vrais, les nécessaires et non les oisifs ; vous, dis-je, qui pourriez à meilleur titre passer pour des Hercules et des Apollons, vous qui ne le savez même pas : Camarades, qu'attendez-vous pour sortir de terre et nous casser la gueule ?

# TABLE DES MATIÈRES

DIALOGUES DES MORTS ..... 7
Dialogue I ..... 9
Dialogue II ..... 16
Dialogue III ..... 24
Dialogue IV ..... 30
Dialogue V ..... 41
Dialogue VI ..... 48
DU CONFORMISME ..... 59
DU PUBLIC ..... 69
DU BONHEUR ..... 81
DES POÈTES ..... 91
DU ROMAN HISTORIQUE ..... 103
ENTRE LES CLOUS ..... 113
L'ÉCOLE DES BEACHES ..... 119

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. Bussière. — 12-9-1938.

# MERCVRE
DE
# FRANCE

**Paraît le 1er et le 15 du mois**

FONDATEUR : ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR : GEORGES DUHAMEL

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e**


POITIERS. — IMP. MARC TEXIER